

# ACADÉMIE MONTESQUIEU

## Les membres fondateurs de l'académie en 1945



Dans les archives de l'académie Montesquieu, une liste manuscrite donne les noms de vingt personnalités avec leurs adresses et, pour certains, un numéro de téléphone. Il ne semble pas s'agir des membres de la *Société des Amis de Montesquieu* créée en 1938, puisque ne s'y trouvent ni Joseph Vital-Mareille, ni Richard Chapon, ni André Masson<sup>1</sup>. De plus, il est clairement indiqué en en-tête : *Académie Montesquieu*.

En revanche, tous les membres notés par Pascal Geneste comme appartenant à l'académie dès 1945<sup>2</sup> y sont répertoriés, à l'exception cependant de Pierre Bécamps.

Rendre hommage à ces personnalités fondatrices d'une Société culturelle bordelaise qui a fêté son 75<sup>e</sup> anniversaire en 2020 fut le projet de l'Académie, accompli par plusieurs de ses membres sous forme de fiches biographiques.

Ces personnalités partageaient certainement des intérêts communs, au-delà même du baron de La Brède : quel pouvait bien être le ferment commun, au sortir de la guerre de 1939-45, entre cette vingtaine d'érudits rassemblés autour du docteur Jean-Max Eylaud ?

### **Une communauté de "sensibilité" pendant l'occupation ?**

Parmi les premiers membres de l'Académie Montesquieu, certains étaient indubitablement liés à la Résistance, directement ou indirectement. Plusieurs exemples, non limitatifs sans doute, peuvent être donnés : Oscar Auriac, comte de Chabannes, Charles Dartigue-Peyrou, Charles Dormontal Jean-Max Eylaud, Jacques Lemoine, ou encore le vicomte de Roton.

### **La culture : régionalisme, vin et littérature ?**

Au-delà des opinions politiques du moment, ce sont bien la culture et le régionalisme qui semblent être le point de rassemblement, autour de Jean-Max Eylaud, des premiers membres de l'Académie Montesquieu. Il suffit pour s'en persuader de se reporter aux notes biographiques les concernant ainsi qu'à leurs productions. Françoise Taliano-Des Garets avait déjà observé, parmi les écrivains acteurs de la vie culturelle bordelaise entre 1945 et 1975, une parenté dans l'évocation de la région avec pour thèmes favoris : la vigne et le vin, le négoce, les Landes<sup>3</sup>.

Au premier rang de ces érudits férus de culture régionale, le docteur Eylaud marqua assurément de son empreinte la fondation de "son" académie : n'avait-il pas attribué, en 1938, à sa pièce *Négoce, amour, philosophie à Bordeaux au temps de Montesquieu* le qualificatif de "comédie régionaliste en trois actes" ?

### **Et Montesquieu ?**

Si Charles Dormontal avait déjà publié, en 1940, un *Montesquieu et l'amour*, l'intérêt éditorial du

---

<sup>1</sup> Colle Michel, *L'Académie Montesquieu, genèse et fondation*, Les Dossiers d'Aquitaine, 2019

<sup>2</sup> Geneste Pascal, Les archives de l'Académie Montesquieu. Répertoire numérique détaillé du fonds 44 J, [https://membres.academie-montesquieu.fr/wp-content/uploads/2018/09/Archives-Académie\\_Montesquieu\\_PG.pdf](https://membres.academie-montesquieu.fr/wp-content/uploads/2018/09/Archives-Académie_Montesquieu_PG.pdf)

<sup>3</sup> Taliano-des-Garets Françoise, *La vie culturelle à Bordeaux (1945-1975)*, PUF, 1995

docteur Eylaud pour le philosophe se manifestera surtout après la fondation de l'Académie Montesquieu, avec son *Montesquieu chez ses notaires de La Brède* (1956) et *Les Secondat de Montesquieu* (1976).

Parmi les membres fondateurs de l'Académie Montesquieu, certains étaient à la fois littérateurs régionalistes revendiqués et fins connaisseurs du philosophe de La Brède : Pierre Barrière en est le modèle.

### **Les interrelations amicales**

Par le jeu des préfaces ou des illustrations, certains des premiers membres de l'Académie Montesquieu ont activement oeuvré ensemble à des ouvrages, avant et après la création de l'académie. Ainsi, à titre d'exemples et sans exhaustivité :

- La pièce de Jean-Max Eylaud *Négoce, Amour, Philosophie à Bordeaux au temps de Montesquieu*, publiée en 1940 par Charles Féret, fut préfacée par Gaston Guillaumie, professeur de littérature régionaliste à la faculté des Lettres de Bordeaux, avec un avant-propos du baron Alain de Montesquieu, tous futurs membres de l'Académie Montesquieu.

- *Montesquieu et l'amour* de Charles Dormontal, publié en 1940, était préfacé par le baron Philippe de Montesquieu et illustré par Notor (vicomte de Roton), tous les deux plus tard de l'Académie Montesquieu.

- *Le Grand amour de Vercingétorix* (1945) de Charles Dormontal, était préfacé par le Dr Jean-Max Eylaud et illustré par Notor (vicomte de Roton).

- Les poèmes de René Rougerie *Les fileuses des mille joies* (1935) étaient préfacés par Armand Got.

- Ajoutons que le docteur Eylaud présida la société des Ecrivains d'Aquitaine, dont le fondateur avait été Serge Barranx et que, lorsque cette société publia *Livres d'Aquitaine*, essai d'inventaire littéraire, c'est Armand Got qui préfaça l'ouvrage.

On le voit : les relations culturelles et amicales étaient nombreuses parmi les premiers membres de l'Académie Montesquieu, autour du philosophe bien sûr, mais aussi autour du régionalisme, de la vigne et du vin.

Alors, voyons qui étaient ces vingt personnalités qui, en 1945, ont décidé, sous l'impulsion de Jean-Max Eylaud de fonder une académie, dans la même ville que la prestigieuse académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, et dont les noms apparaissent dans le précieux document manuscrit ci-dessous.

**Michel COLLE**

GU 9 (par lettre alphabétique)

Académie Montesquieu

- 1 Aurillac. Boulevard Guesnes V. 160. Td: 269-22
- M. No 2 Serge Barranx 6 Montedier
- 3 Pierre Barrière 74 Rue Mazarin Box
- 6 Charles Dormontal 23 Avenue d'Alsace Lorraine
- 7 J.M. Eyraud 119 Rue Frère Box 87863
- 8 Feret. Libraire 9 Rue de Gramm. Box
- 9 C<sup>a</sup> de Chabannes 6 Rue Clément Marot Paris 8<sup>e</sup>
- 9 Armand Got. 7 Cours Arctole France Box
- 10 Jostes Guillaumie 171 Rue Judaïque Box
- 11 Housilane (Mauriac) 9 Cours de Jousson Box
- 12 Jacques Lemoine Ind. Oust. Rue de Charreux. Box
- 13 Alain de Montesquieu Chalet de Puis. La Brède.
- 14 Philippe de Montesquieu Château de Villegongis par Lévieux
- 15 Louis Lalanguie 10 Rue Porte Dijeaux Box
- 16 Auguste Luyolle 9 Place Jean Jaurès
- 17 Hispal 2<sup>de</sup> rue V. Hugo Chaffillon 9 Lévieux
- 18 V<sup>a</sup> de Roton Château de Rayne Vigneau - Bonnac
- 19 René Rougerie 77 Av. Alsace Lorraine Capderon
- 20 J. Valmy - Bayse 6 Place Constant Pequeux Paris 11<sup>e</sup>
- M<sup>me</sup> Aurillac - Boulevard Guesnes V 160 - Td: 269-22
- M<sup>me</sup> Darboux Peyron - 10 rue harmonie

## Oscar AURIAC (1878-1949)

Membre de 1945 à 1949



Oscar Auriac, né le 12 février 1878 à Betchat dans l'Ariège et mort le 24 novembre 1949 à Bordeaux, a eu une existence faite de sacrifice et d'abnégation au service de son pays.

Fils d'instituteur, il fait de brillantes études. Il obtient un accessit au concours général de philosophie, il s'inscrit ensuite aux universités de Toulouse et de Bordeaux pour y passer sa licence de philosophie qu'il obtient et pour laquelle il reçoit un prix fondé pour récompenser les meilleurs mémoires de Licence ; il obtient ensuite une bourse d'agrégation en 1900 et il est reçu troisième au concours en 1903. Enfin, dernière récompense académique, il obtient une bourse de voyages aux universités allemandes de Marburg et de Halle en 1903-1904. Il est frappant de constater combien les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne conservaient malgré le nationalisme ambiant une densité remarquable.

Sa carrière se développa ensuite rapidement. Nommé professeur de philosophie tout d'abord à La Roche sur Yon en 1905, puis au Prytanée militaire de La Flèche, il quitte cette institution pour le lycée de Pau avant de finir son temps de professeur de philosophie au lycée de Montpellier.

Sa carrière change alors. Il est nommé inspecteur d'Académie à Rodez. Là encore il ne trainera pas en route. Cinq ans plus tard, il devient inspecteur général des écoles primaires élémentaires et encore cinq ans plus tard inspecteur général de l'instruction publique et finalement directeur de l'ENS d'enseignement primaire (Saint Cloud) jusqu'en 1942.

Il eut deux fils. L'aîné, Jean (-Jacques), extrêmement brillant, connut un destin tragique pendant l'Occupation. Entré dans la Résistance, il se suicida pour éviter de tomber aux mains de la Gestapo.

Le cadet, Pierre, entra aussi dans la Résistance bordelaise (réseau Brutus). Après avoir gagné l'Algérie, il se porta volontaire dans un groupe de choc de troupes parachutistes. Les qualités dont il fit preuve au combat lui valurent sa nomination au grade de Chevalier de la Légion d'honneur.

Oscar Auriac se retira à Bordeaux où il mourut aveugle et paralysé en 1949. Il est inhumé à Saint-Girons (Ariège).

Un monument a été élevé à sa mémoire dans cette ville (à côté de son fils Jean).

Conceptions générales :

Agnostique convaincu, il est avant tout un laïque. Il ne fait pas baptiser ses enfants, mais ils fréquentent pendant deux ans le temple protestant afin qu'ils n'ignorent pas l'esprit religieux et qu'ils choisissent en toute connaissance leur forme de pensée.

Politiquement il n'a appartenu à aucun parti politique ni – dit son biographe Guy Caplat - à aucune société initiatique. Dreyfusard dans sa jeunesse, il était partisan d'un socialisme modéré « évolutionniste ».

**Jean MONDOT**

*Documentation empruntée à Guy Caplat, L'inspection générale de l'Instruction publique au XXe siècle, Dictionnaire biographique des Inspecteurs de l'Académie de Paris, 1914-1939; Paris : Institut national de recherche pédagogique, 1997, 688p. (Histoire biographique de l'enseignement,13).*

## Serge BARRANX (1867-1959)

Membre de 1945 à 1949



Serge Barranx est le nom de plume de François Vignau. Lorsque l'Académie Montesquieu est créée, c'est un homme de 77 ans, qui a dédié sa vie à l'éducation populaire.

Né à la fin du Second Empire à Montfort-en-Chalosse (où le collège porte aujourd'hui son nom), il est l'un des hussards noirs de la III<sup>e</sup> République dont l'installation a marqué son enfance. Formé à l'école normale de Dax, il y débute sa carrière avant de la poursuivre à Mont-de-Marsan jusqu'à la retraite qui intervient en 1923.

Il se retire alors en Dordogne, département d'origine de son épouse, non loin de Bergerac où son fils exerce comme médecin. Là, il se consacre entièrement à l'écriture et à la famille. Dans les années trente, il préside la Société des écrivains d'Aquitaine, accueillant nombre d'hommes de lettres dans son « ermitage » de Bonrepos, à Mouleydier.

Son œuvre, d'une grande densité, est saluée par la critique. Après avoir obtenu en 1929 le Prix de littérature régionaliste de la Société des gens de lettres de Paris, il est récompensé deux ans plus tard par le Prix Montyon de l'Académie française pour *La Nore* et, en 1936, le Prix d'Académie pour *Les Forces de rappel*.

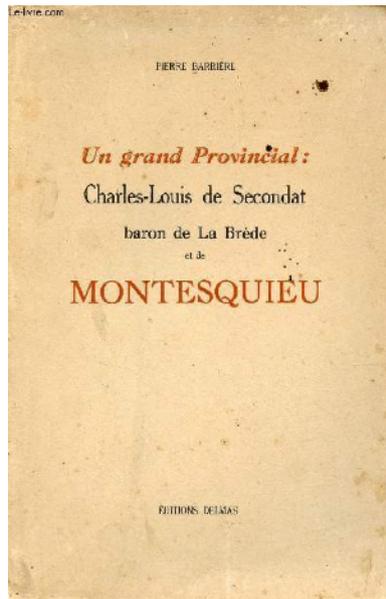
La fin de sa vie est marquée par la Seconde Guerre mondiale et le drame de Mouleydier. Le 21 juin 1944, le village est bombardé et incendié par l'une des colonnes de la 11<sup>e</sup> Panzerdivision de la Wehrmacht, laissant Barranx et sa famille totalement démunis. Un seul manuscrit échappe au feu. Réfugié à Périgueux puis à Bordeaux, il fait construire une nouvelle maison à Mouleydier après la guerre, et y meurt en 1959.

Le journal Sud-Ouest déclare qu'avec lui, « disparaît un des derniers représentants, sinon le dernier, de cette littérature réaliste qui puise son inspiration dans le terroir régional et dont l'un des premiers maîtres a été Eugène Le Roy. »

**Pascal GENESTE**

**Pierre BARRIERE (1892-1970)**

**Membre de 1945 à 1951**



Pierre, Fernand Barrière né à Confolens en 1892, mort à Bordeaux en 1962. Brillant élève en Charente puis étudiant à Bordeaux il n'est pourtant agrégé et reçu docteur ès lettres qu'en 1928, à trente-six ans, pour cause de première Guerre mondiale qui est déclarée alors qu'il a vingt-deux ans. Immédiatement mobilisable, il combat pendant tout le conflit durant lequel il est décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre. Il participe aux batailles meurtrières des Eparges en 1915 puis du Chemin des Dames en 1917. Grièvement blessé il gardera toute sa vie des séquelles qui l'empêcheront de marcher normalement.

Après 1928 il enseigne dans le secondaire, comme alors tous les universitaires, successivement dans les lycées de Rochefort, de Périgueux et de Bordeaux. En 1943 il obtient à cinquante-et-un ans, la chaire de littérature française de la faculté des lettres de Bordeaux.

Avant même son intégration à l'université et parallèlement à son enseignement sa carrière est jalonnée de publications. Pierre Barrière se consacre tout particulièrement à la littérature contemporaine et à l'histoire de l'activité littéraire dans les provinces, au premier rang desquelles il place bien sûr le Périgord et le Guyenne. Ceci sans exclusive, ainsi en 1929 paraissent chez Hachette *Honoré de Balzac et la tradition littéraire classique* puis *Honoré de Balzac, les romans de jeunesse*. L'année suivante : *Alfred de Vigny. Essai d'interprétation littéraire et morale* chez l'éditeur parisien Eugène Figuière.

Chez l'éditeur et imprimeur bordelais Delmas auquel il reste désormais fidèle, il publie en 1936 *La vie intellectuelle en Périgord de 1550 à 1800* puis en 1937 *Les rimes de Pierre de Laval, 1576*. Enfin toujours chez Delmas paraît en 1940 son *Montaigne gentilhomme français*.

Entre temps dès 1931, la Société historique et archéologique du Périgord, a publié le *Vesunna Petrucoriorum*, histoire d'une petite ville à l'époque gallo-romaine de Pierre Barrière que passionne

l'archéologie. Il sera suivi en 1933 d'une remarquée *Antiquité vivante*, coéditée par les éditeurs toulousain et parisien Privat et Didier. Outre ces deux ouvrages, sa passion pour l'archéologie et ses recherches sur la civilisation gallo-romaine qui le passionne le conduisent à donner de nombreux cours mais aussi conférences publiques à la faculté des Lettres de Bordeaux. Il était membre de la Société historique et archéologique du Périgord, de la Société archéologique de Bordeaux, de la Fédération historique et archéologique du Sud-Ouest.

Ses travaux portent pourtant avant tout sur la littérature, ils ont enrichi la connaissance de la vie intellectuelle provinciale, en particulier grâce à ses contributions sur Montaigne et Montesquieu mais aussi comme rappelé plus haut sur Balzac et Vigny. Sa première publication sur Montaigne date donc de 1940 et celle sur Montesquieu de 1946 intitulée : *Un grand provincial, Montesquieu* parue chez Delmas. Peu après la fondation de l'Académie Montesquieu à laquelle il participa, Pierre Barrière a activement contribué à la commémoration du bicentenaire de la parution de l'ouvrage majeur du philosophe de La Brède : *De l'Esprit des lois*.

L'« académicien Montesquieu » officier de l'instruction publique, collabore à de nombreuses revues d'archéologie, d'histoire de la littérature mais aussi d'études anciennes, il reste correspondant du Ministère de l'éducation nationale, membre de l'Association Guillaume Budé ainsi que de la Société des textes français modernes.

Pierre Barrière était membre de l'Académie nationale des sciences belles-lettres et arts de Bordeaux. Il appartenait au Comité des travaux historiques et scientifiques en philologie de cette académie. Il a publié en 1951 chez Bière à Bordeaux un ouvrage monumental consacré à cette même institution : *L'académie de Bordeaux: Centre de culture internationale au XVIIIe siècle (1712-1792)*.

En 1961 Pierre Barrière publie à Paris chez Albin Michel dans la collection L'évolution de l'humanité un texte ambitieux : *La Vie intellectuelle en France du XVIe siècle à l'époque contemporaine*. Il s'agit d'une étude comparée entre les auteurs originaires de Paris ou y vivant et ceux qui appartiennent selon lui à des centres intellectuels provinciaux qui se caractériseraient par des « spécificités » qu'il assimile presque à un déterminisme du lieu. S'agit-il du livre de trop ? Il est en tous cas mal accueilli par les milieux intellectuels auxquels il s'adresse. Sa recension en 1963 par Jean Ehrard dans la prestigieuse revue des Annales s'apparente à une véritable exécution. Il démissionna de l'Académie de Bordeaux où il siégeait au dix-septième fauteuil auquel lui succéda Richard Chapon en 1967. Retiré à Nontron en Dordogne il y décéda au mois d'août 1970.

**Philippe MAFFRE**

## **Comte Georges de CHABANNES (1886-1969)**

**Membre de 1945 à 1969**

Au décès du baron Charles de Montesquieu, en 1900, et suite à la mise à l'écart de son fils Pierre, dépossédé du domaine pour des raisons liées à sa vie privée, c'est par les gendres, venus d'ailleurs, que le château de La Brède se transmettra, pour la première fois depuis Montesquieu.

C'est donc la fille de Charles, Suzanne (1864-1914), qui détiendra La Brède. Elle épouse en 1886 le baron Octave Roger de Sivry (1848-1923) qui possédait, par sa famille maternelle, le château de Villeneuve en Pleucadeuc, Morbihan, où leur dernière descendante, Madame Jacqueline de Chabannes, est inhumée depuis 2004, ainsi que son frère, tous deux sans descendance. Côté paternel, Octave est le petit-fils d'un notable de l'Empire, Salomon Louis Roger (1765-1841), titré « Baron Roger ». Il avait fait fortune, en tant que fournisseur des armées napoléoniennes. Côté maternel, Octave est le petit-fils d'Alphonse Sivry (1799-1862), qui se fit appeler par la suite « de Sivry de Bourelle » au fil des années, ainsi que sa fille, Louise Bourelle (1826- 1903).

Leur seule fille (après le décès d'un frère âgé d'un an), Alice ou Alix (1889–1942), épouse en 1911 le comte Georges de Chabannes (1886–1969) qui possédait de nombreux biens et revenus familiaux en Belgique où il réside le plus souvent, près de Gand.

De petite taille, extrêmement élégant, toujours tiré à quatre épingles et parfumé, il est d'une parfaite éducation. Il fréquentait le très sélectif Jockey Club à Paris et assistait aux courses le dimanche. Il survécut 27 ans à son épouse.

Leur fils Philippe (1914–2002), victime d'un grave accident de voiture à 25 ans, alors que son père le conduisait au bureau de recrutement de Vannes, en 1939, resta infirme. Il vivait dans l'hôtel de famille hérité des Sivry, rue Clément Marot à Paris.

Sa sœur Jacqueline (1912–2004) l'y rejoignait régulièrement. A 22 ans, elle épouse, le 8 mars 1934, Edouard de Moustier (1899-1978) dont elle divorce rapidement le 23 janvier 1935. Son père la laisse s'investir dans la gestion des propriétés brédoises et du château, montrant un grand intérêt pour Montesquieu et les archives précieuses qui étaient encore dans la demeure ancestrale, manuscrits et ouvrages de la bibliothèque (dation entre 1994 et 2004 à la Bibliothèque municipale de Bordeaux). Elle réside tantôt à Paris tantôt à la Brède et se rend aussi à Pleucadeuc. Elle fut décorée de la Légion d'honneur pour faits de résistance.

N'ayant pas d'enfant, Jacqueline de Chabannes a créé une fondation, lui léguant l'hôtel parisien et le château de la Brède. Les Chabannes sont tous inhumés dans la chapelle du château des Sivry ; des cousins éloignés ont hérité ce domaine.

**Monique BRUT et baron [Henry] de MONTESQUIEU**

## Charles-Daniel DARTIGUE-PEYROU (1887-1964)

Membre de 1945 à 1964



Charles Dartigue-Peyrou est né à Vabre dans le Tarn en 1887. Descendant de lignées protestantes béarnaise et cévenole il a fait ses études au lycée de Tarbes. Il y résidait chez son grand-père, prédicateur des Pyrénées et pasteur de cette ville pendant vingt ans.

Il est comme tous les jeunes gens de sa génération mobilisé pendant la Grande guerre, sans doute en France puisque incorporé dans la 10<sup>ème</sup> armée qui combat dans le nord-est puis à partir de 1917 sur le front austro-italien. Là il reçoit la croix de guerre italienne et est honoré de deux citations à l'ordre des Armées françaises d'Italie.

Agrégé d'histoire et de géographie en 1919 il enseigne en premier lieu au collège de Ribeauvillé dans le Haut-Rhin, puis dans les lycées de Périgueux et Michel Montaigne à Bordeaux et enfin il rejoint le lycée Voltaire de Paris. Il professe donc dans le secondaire tout en publiant des monographies communales : *Nérac* en 1933 dans la collection « Les villes du Sud-Ouest » chez le, aujourd'hui célèbre, éditeur et peintre lituanien Chabas à Mont-de-Marsan ; il donne une étude sur Royan, presque dix ans avant la funeste réduction de la « poche », sobrement intitulée *Royan*, éditée par les soins de l'Imprimerie nouvelle à Royan.

Alors qu'il a été nommé officier de l'instruction publique dès l'année précédente, il prépare son doctorat d'Etat qu'il soutient en 1934. La thèse principale s'intitulait : *Un petit pays souverain au XVI<sup>e</sup> siècle : le Vicomté de Béarn sous le règne d'Henri II d'Albret (1517-1555)* et la thèse secondaire : *Jeanne d'Albret et le Béarn, d'après les délibérations des Etats et les registres du Conseil souverain (1555-1572)*. Ces travaux publiés dès 1934 aux prestigieuses éditions des Belles Lettres pour le premier, et par l'éditeur Jean Lacoste à Mont-de-Marsan pour le deuxième font

revivre un petite principauté à la veille de son absorption par le Royaume. Le Prix Schlumberger récompensa Le Pays souverain en 1936. Cette même année paraît une savante étude d'histoire politique et économique régionale publiée de nouveau chez Jean Lacoste à Mont-de-Marsan : *Dupré de Saint-Maur et le problème des corvées. Le conflit entre l'intendant de Guyenne et le parlement de Bordeaux, 1776-1785.*

A cinquante ans, en 1937, Charles Dartigue-Peyrou est nommé à la faculté des Lettres de Bordeaux, il y devient titulaire de la chaire d'histoire de Bordeaux et du Sud-ouest de la France. Il perpétue là l'enseignement des savants qui l'ont précédé, à savoir les illustres Camille Jullian et Paul Courteault, il succédait à ce dernier.

La période de l'Occupation est particulièrement mal vécue par ce membre zélé de la communauté Réformée pour qui toute oppression renvoie aux persécutions consécutives de la révocation de l'édit de Nantes. Lui-même et sa famille souffrent profondément de l'occupation. Chassé de l'Université, il a supporté avec dignité un ostracisme scandaleux. Sa belle-sœur, l'héroïque Manon Cormier, résistante de la première heure, arrêtée, déportée, ne reviendra de captivité en Allemagne que pour mourir. Durant cette sombre période, sous la direction du courageux Paul Arqué, alors professeur au lycée Montaigne de Bordeaux, il publie en 1943 trois ouvrages aux titres plutôt provocateurs : *Le Sud-Ouest maritime de notre France, Le Sud-Ouest intérieur de notre France, Le Midi pyrénéen de notre France*, tous édités par Charles Lavauzelle et Cie, à Paris Limoges et Nancy.

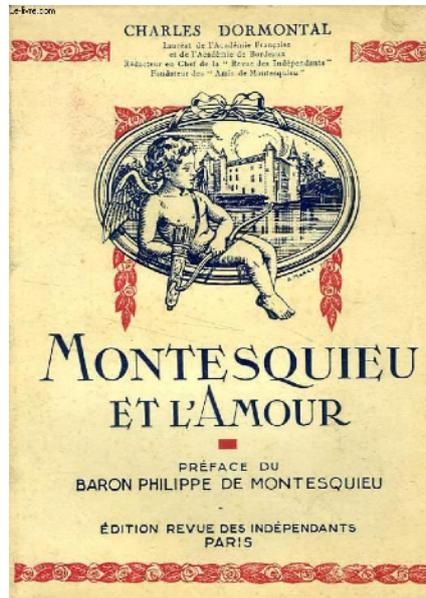
Réintégré dans ses grades à l'Université dès 1944 Charles Dartigue-Peyrou devient membre fondateur en 1945 de l'Académie Montesquieu ; il participe également deux ans plus tard à la création de la Fédération historique du Sud-Ouest, dont il assure la vice-présidence aux côtés des professeurs Yves Renouard et Charles-Marie Higounet, tous deux spécialistes de l'histoire économique médiévale. En 1950 et 1951 paraissent successivement aux Presses Universitaires de France dans la célèbre collection Que-sais-je ? une *Histoire de la Guyenne*, puis une *Histoire de la Gascogne*. Il est élevé en 1953 à la dignité de chevalier de la Légion d'honneur.

La retraite venue, ayant obtenu l'honorariat, Charles Dartigue-Peyrou poursuivait ses recherches. Contributeur assidu du Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français il méditait sur la Réforme. Son admiration pour celle-ci s'alliait selon les mots de François-Georges Pariset son coreligionnaire et confrère de l'Université « à une foi simple, nette, libérale ».

Membre de la Société d'histoire de Bordeaux et de la Société des Archives historiques de la Gironde il contribuait aussi à enrichir les publications des Annales du Midi ou encore de la Revue historique de Bordeaux. Retiré à Tarbes auprès de son fils médecin dans cette ville où il avait passé son enfance, il y décède le 11 janvier 1964.

**Philippe MAFFRE**

**Charles DORMONTAL (1907-1979)**  
**Membre de 1945 à ?**  
**Secrétaire-archiviste de 1945 à 1948**



De son vrai nom Charles-Pierre Roche, Charles Dormontal était le fils d'Oscar Roche, régisseur du premier cru de Sauternes qui appartenait à la famille du vicomte de Roton<sup>4</sup>, le château de Rayne Vigneau, à Bommes près de Sauternes. Le vicomte considérait Charles Dormontal comme son fils spirituel.

Le site Geneanet<sup>5</sup> nous apprend qu'il est né le 30 juin 1907 et le qualifie de "*cultivateur, publiciste agricole, secrétaire administratif, "Homme de lettres" et propriétaire*". De façon un peu indiscreète, on apprend qu'il fut marié (et divorcé) quatre fois :

- *Marié le 20 janvier 1930, Bordeaux, avec Germaine, Marguerite, Augustine Sourzat, divorcés le 6 novembre 1940 (deux enfants),*
- *Marié le 3 août 1943, Bordeaux, avec Jeanne Labourdette-Ladevèze, divorcés le 6 juillet 1954,*
- *Marié le 10 septembre 1955, Cérons, avec Raymonde Gris, divorcés le 30 avril 1957*
- *Marié le 20 août 1960, Paris (11<sup>e</sup>), avec Geneviève Lucienne Mabillet 1918-2001, divorcés le 12 juin 1964*

Il est connu pour avoir publié de nombreux ouvrages qui ont eu, en leur temps, un certain succès :  
1930 : *Sauternes, Pays d'or et de diamant*, Bière, Bordeaux, ouvrage pour lequel Dormontal fut Lauréat de l'Académie française

<sup>4</sup> Voir fiche biographique

<sup>5</sup> <https://gw.geneanet.org/mabillet?lang=fr&pz=eugene+louis&nz=mabillet&p=charles+pierre&n=roche+dit+roche+dormontal>

1931 : *Genèse de Son Altesse le Vin*, éditions des Deux Roses, Bordeaux.

1931 : *Florilège des grands vins de Bordeaux*, Editions des deux roses, Bordeaux

1933 : *La Chasse à la palombe*, Imp.-Pap. d'Alsace, Bordeaux.

1934 : *Les Grands vins de Bordeaux*, Ed. de la revue des Indépendants. Paris.

1936 : *Bataille de France, lauriers et croix de bois*, La Revue des indépendants, Paris. « Reproduction d'après l'antique de Notor ».

1937 : *L'Infante aux Pyrénées*, Ed. de la Revue des indépendant, Paris.

1938 : *Montesquieu écrivain, amoureux et vigneron*, La Revue des indépendants, Paris, ouvrage couronné par le (premier) Prix de l'Académie Montesquieu

1940 : *Guide de Défense passive*, Edition Revue des Indépendants, Paris

1940 : *Les messages du Maréchal* (avec Philippe Pétain)

1940 : *Montesquieu et l'amour*. Préface du baron Philippe de Montesquieu. Illustrations de Marcy et Notor. La Revue des indépendants, Paris.

1945 : *Le Grand amour de Vercingétorix*. Préface du Dr Max Eylaud, Illustrations de Marcy, Notor et Faget. Académie nationale de conférences, Paris, ouvrage qui reçut le Prix Montyon

1951 : *Vercingétorix, épopée franc-gauloise*. Drame théâtral en 4 actes. Chez L'auteur

1964 : *L'Aigle de Gaule. Vercingétorix*, Drame historique théâtral en IV Actes. Edité Aux Éditions des Paladins de France, Paris

Lauréat de l'Académie française et de l'Académie nationale de Bordeaux, rédacteur en chef de la Revue des Indépendants, Charles Dormontal se présentait sur la couverture de son ouvrage *Montesquieu écrivain, amoureux et vigneron*, comme "archiviste-fondateur des Amis de Montesquieu". Il fut aussi secrétaire général du Comité de propagande des vins de Bordeaux, médaille d'Or de l'agriculture, ...

"Fondateur" donc des *Amis de Montesquieu* en 1938, Charles Dormontal a sans doute, comme premier secrétaire perpétuel et archiviste de 1945 à 1948, joué un rôle important dans les premières années de l'Académie Montesquieu.

Il est décédé le 6 mars 1979 à Tremblay-En-France (Seine-Saint-Denis)

**Michel COLLE**

**Jean-Max EYLAUD (1886-1979)**

**Membre de 1945 à 1979**

**Président de 1945 à 1977**



Quand naît le projet d'une académie Montesquieu en 1938, le docteur Eylaud, alors âgé de 42 ans, est à la fois médecin-conseil des Assurances sociales à Bordeaux depuis quatre ans, écrivain et maire de Gornac, une commune girondine du cœur de l'Entre-Deux-Mers, depuis l'année précédente.

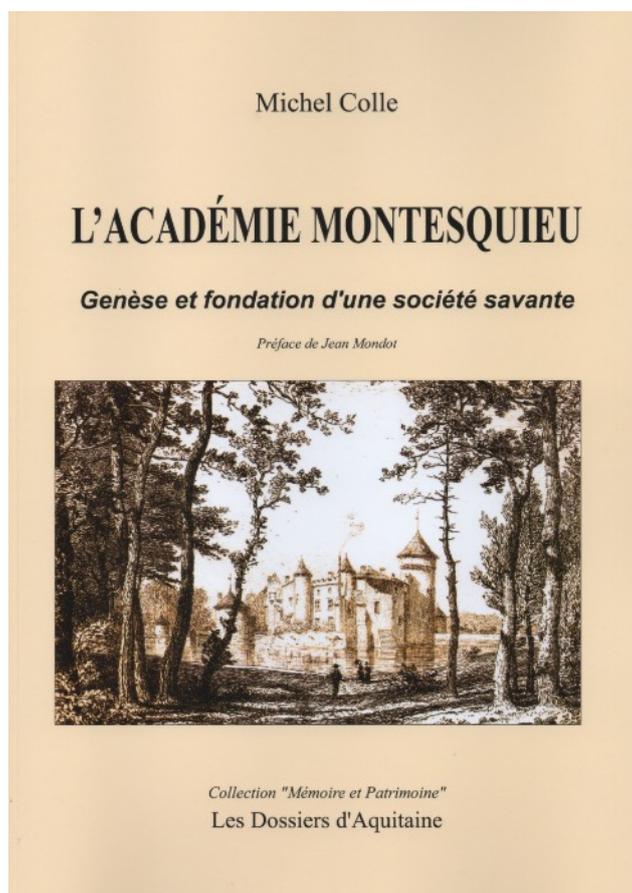
Cet enfant de Gornac, où il est né le 26 avril 1896, a raconté l'histoire de sa famille dans *Terreblanche ou le Piège*, véritable saga de ce manoir en Benauges, propriété des Bourdet-Eylaud au moins depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Il narre avec talent par quel heureux hasard son lointain ancêtre Phélippon Bourdet reçut en fermage, en 1638, le moulin de Gornac pour avoir accueilli, à la faveur d'un accident de chasse, la comtesse de Maillé, proche amie du duc d'Épernon. Le seigneur de Cadillac voulut ainsi remercier le laboureur, et les Bourdet se succéderont de père en fils dans cette propriété jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle où, faute de garçon, c'est une fille Bourdet (Marguerite) qui épousera un Eylaud (Jean).

Quand la Première Guerre mondiale éclate, Jean-Max Eylaud a tout juste 18 ans. Ayant choisi d'entreprendre des études de médecine à Bordeaux, il est incorporé le 9 avril 1915 dans la 22<sup>e</sup> section d'infirmiers militaires, sert sur le front en Picardie où il noue des liens entretenus fidèlement avec Georges Duhamel ou le docteur Oraison qui joua un rôle déterminant dans l'orientation de sa carrière. Démobilisé, il passe sa thèse de doctorat le 13 juillet 1921, puis installe son cabinet médical à Langon, où il va exercer la médecine générale de 1922 à 1934. Il trouve le temps de passer un doctorat en sociologie à l'Université de Genève, sous la direction du Pr Duprat. Le thème

choisi - les assurances sociales - fait de lui un précurseur du sujet en France, si bien que, lorsque Adrien Marquet, ministre du Travail et maire de Bordeaux, cherche un médecin pour mettre sur pied les Assurances sociales à Bordeaux, c'est le Dr Eyraud qui est nommé sur recommandation du Dr Oraison.

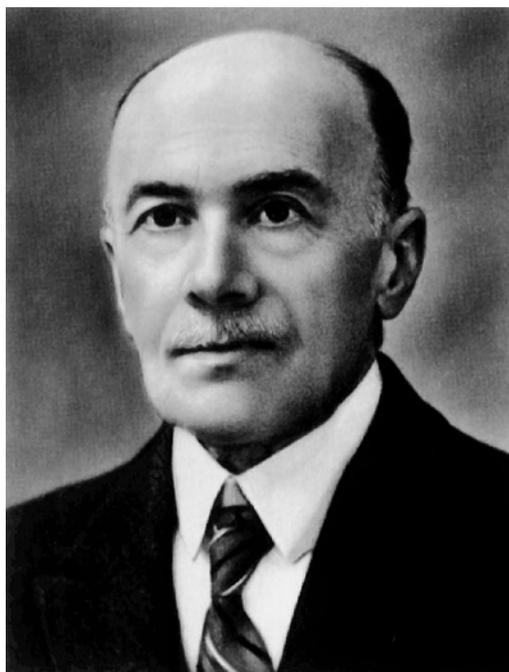
Des éléments biographiques plus complets du fondateur et premier président de l'Académie Montesquieu, peuvent être retrouvés dans l'ouvrage consacré à la fondation de l'Académie Montesquieu.

**Michel COLLE**



## Charles FÉRET (1879-1963)

Membre de 1945 à 1963



Charles Féret, fils d'Édouard Féret, naît à Bordeaux le 26 novembre 1879. Dès l'âge de 17 ans, il collabore à l'activité de la librairie familiale. Comme le veut la tradition, Charles suit alors un long apprentissage.

En 1909, Édouard vient d'achever la 8<sup>e</sup> édition de *Bordeaux et ses vins* lorsqu'il est terrassé par une crise cardiaque en plein travail. Il laisse la librairie et les éditions à ses deux fils, Félix et Charles. À ce moment-là, la librairie se situe encore 15 rue des fossés de l'Intendance (aujourd'hui cours de l'Intendance). En 1912, des difficultés pour renouveler le bail obligent les Féret à chercher un nouveau local. C'est alors que la librairie gagne le 9 rue de Grassi dans un immeuble du XVIII<sup>e</sup> siècle qui était à l'origine les chais d'un négociant en vins et chocolat. Elle fonctionnera en ce lieu jusqu'à 1983, date de sa fermeture.

Avec ce déplacement, les deux frères font franchir une étape décisive à la librairie. Ils effectuent d'importants travaux dans le nouveau magasin, dont l'ouverture représente un véritable défi, car l'immeuble austère ne possède pas de grande vitrine et se situe dans une rue peu commerciale à l'époque. Néanmoins, ce pari risqué est gagné. La librairie reste prospère, avec une clientèle fidèle du fait de la notoriété des Féret. Elle va même, sous l'impulsion de Charles, poursuivre son essor.

En 1915, le décès de Félix laisse seul Charles, à la tête de cette vieille et réputée maison qu'il va diriger jusqu'à 1953. Ce dernier est un homme solidement formé au métier. Il améliore progressivement son espace de travail en étendant son emprise sur l'immeuble loué, pour finalement l'occuper dans toutes ses parties. À l'approche de la grande guerre, la maison Féret peut, sous la direction de Charles, fêter dignement son premier siècle d'histoire.

Le travail d'édition, au temps de Charles Féret, dépend du contexte dans lequel ce dernier déploie son activité. Pendant 30 ans, à l'époque des deux guerres et de l'entre-deux-guerres, le nombre de livres produits chaque année connaît une forte diminution par rapport à celui du temps d'Édouard. En réalité, la dynamique n'est pas cassée. Durant cette longue période difficile, la production éditoriale tombe à des niveaux très bas un peu partout. Charles a le mérite de maintenir à flot l'entreprise familiale. Ensuite, la baisse quantitative ne doit pas dissimuler la qualité et l'importance de certains ouvrages publiés à ce moment-là.

Sans doute Charles est-il beaucoup moins passionné par le vin que son père. L'enthousiasme modéré pour les sujets liés à la vigne et au vin s'expliquent en partie par ses choix éditoriaux. Il faut dire aussi que la baisse d'activité en ce domaine découle de la crise du vignoble et du négoce qu'a connue une partie de la période et d'une série de millésimes de qualité médiocre, un contexte défavorable qui pousse l'éditeur à s'éloigner quelque peu du domaine traditionnel, mais non exclusif, des éditions Féret.

On doit néanmoins au successeur d'Édouard trois éditions de *Bordeaux et ses vins*, celles de 1922, 1929 et 1949. Il faut surtout mentionner celle de 1922, une édition importante car, au lendemain de la grande guerre, de nombreuses propriétés du Bordelais ont changé de mains et les données du vignoble ont profondément muté. L'ouvrage de 1130 pages est ainsi une édition augmentée par rapport aux précédentes qui n'atteignaient pas 900 pages. L'éditeur révèle aussi une volonté de s'adapter aux difficultés du temps et de s'ouvrir sur la société en publiant des ouvrages pratiques, tel ce petit opuscule de 16 pages, réalisé en collaboration avec La Feuille vinicole, maintes fois réédité: *Le vin chez le consommateur, conseils pratiques*, ou encore, en 1931, le *Guide album de l'amateur des grands vins de Bordeaux*, recueil contenant les bouteilles et étiquettes des 224 vins les plus réputés du Bordelais. Il fait encore œuvre utile, après la seconde guerre, avec ce carnet *Nos grands vins de Bordeaux*, dans lequel est mis l'accent sur les bienfaits du vin pour la santé, un opuscule que reprendra le Comité départemental du vin de Bordeaux pour ses campagnes de promotion.

Sans délaisser l'édition de travaux voués à la vigne et au vin, mais la reléguant parfois au second plan, Féret oriente son activité éditoriale vers des sujets variés dont certains dépassent largement les limites du Bordelais et beaucoup ont pour thème différents aspects de la vie intellectuelle: histoire, archives, chroniques, archéologie, monuments et architecture, la géographie, l'environnement, les voyages... Au total, sur près de 300 publications réalisées entre 1909 et 1953, moins d'une soixantaine concerne les questions viticoles. Ce travail d'édition révèle plusieurs traits de la personnalité de Charles Féret : un homme soucieux d'apporter du rêve au lecteur dans des périodes troubles, un libraire éditeur amoureux du bel ouvrage et un esprit curieux attiré par les grands sujets de son temps. Ainsi, l'éditeur engagé publie en 1914 *L'autre France*, ouvrage consacré à la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Cette encyclopédie sur le Maghreb, destinée à rendre les Français fiers de leur expansion coloniale, connaît un grand succès, tout comme *Femmes esclaves*, coédité avec un imprimeur toulonnais en 1933. Ce roman constitue un plaidoyer pour la femme africaine et a pour instigatrice l'avocate bordelaise Manon Cormier qui préface d'ailleurs le livre.

Du fait de la diversité de ses centres d'intérêt, Charles Féret met au point, pour gérer le stock, un système de classement par fiches qui est ensuite repris par de nombreux libraires de toute la France. Durant toutes ces années, il consacre beaucoup de temps à sa vie professionnelle. De 1919 à 1932, désigné par ses pairs, il préside le Syndicat des libraires du Sud-Ouest. Comme son père lui en a donné l'exemple jadis, il s'intéresse à la vie intellectuelle de sa ville. On le retrouve ainsi, en 1945, dans le groupe des premiers membres fondateurs de l'Académie Montesquieu, aux côtés du docteur Jean-Max Eylaud. Retiré des affaires en 1953, il laisse la direction de la librairie à son fils Claude, né au Bouscat le 4 juin 1910, qui seconde son père depuis 1928 et est associé à la direction de la librairie en 1942.

Libraire d'exception et éditeur averti, Charles Féret est resté dans les mémoires comme un acteur important de l'édition locale qui conserve un grand succès aujourd'hui et une figure marquante de la librairie bordelaise<sup>6</sup>.

**Bernard GALLINATO**

Jean et Bernard Guérin, *Des hommes et des activités autour d'un demi-siècle*, éditions B.E.B, p. 288.

Antoine Lebègue, *Féret. La mémoire de Bordeaux et ses vins*, Bordeaux, Féret, 2013.

Françoise Taliano-des Garets, *La vie culturelle à Bordeaux 1945-1975*, Bordeaux, PUB, 1995, p. 72.

---

<sup>6</sup> Avec Claude, la longue dynastie des Féret trouve son terme : Jean-Baptiste (1812), Michel-Édouard (1841), Édouard (1868), Charles et Félix (1909), Charles (1915), Claude (1953). À partir de 1992, Marc Henri Lemay, beau fils de Claude, prend la suite. En 2002, la direction est assurée par Bruno Boidron qui en 2019 a été remplacé par Stéphane Zittoun.

## Armand GOT (1890-1976)

Membre de 1945 à 1976



Armand Got est né le 23 octobre 1890 à Bergerac. Agenais par son ascendance maternelle (Castillonnès), il a surtout vécu à Bordeaux tout en faisant des séjours fréquents en Bigorre, en Comminges, dans les Landes où il passait ses vacances, au Pays Basque et dans le Béarn. Ainsi, on retrouve toutes ces régions du grand Sud-Ouest de la France dans une grande partie de son œuvre. Que ce soit dans ses nombreuses anthologies poétiques à l'usage de la jeunesse (*La Pommeraie, L'Arc-en-Fleur, Pin Pon d'Or, L'Amour aux Parents, Visages de la Gironde...*) ou pour un plus large public amateur de poésie (*Poètes du Bordelais, Poètes du Périgord, Poètes des Landes, Poètes du Béarn et du pays basque, Poètes de la Bigorre et du Comminges, Poètes de l'Agenais*, ces 2 derniers ouvrages préfacés par Paul Guth), dans ses poèmes (*D'Aquitaine, La Passion des Pins, Bordeaux rose des vins, Suite Périgorde...*) et dans ses Essais (*Vie intellectuelle en Guyenne, Livres d'Aquitaine, Monbazillac...*), il célèbre encore et toujours la Guyenne et le Périgord, s'affirmant comme un écrivain régional français.

Car Armand Got avait plus d'une corde à son arc. Avant d'être détaché comme directeur de la Bibliothèque pédagogique de Gironde, il fut d'abord instituteur au Bouscat. Un instituteur qui, d'après François Albert, ancien Ministre de l'Instruction publique, préfaçant *La Pommeraie, anthologie moderne*, « à défaut de titres universitaires considérables, passionné pour ce métier entre tous délicat qui est d'ouvrir à de très jeunes enfants les perspectives infinies de la nature et de la vie, avait le goût des expériences pédagogiques ». « Il y d'ailleurs dans l'effort d'Armand Got, continue-t-il, quelque chose de plus à louer. Ce modeste instituteur réussit à démontrer qu'il n'y a pas, entre les divers ordres d'enseignement, cette différence que d'aucuns veulent bien dire. Il

prouve que la culture n'est pas l'apanage exclusif des Facultés, que la sûreté du goût dans les choses les plus délicates et la divination psychologique se peuvent aussi rencontrer chez des maîtres de l'enseignement primaire. » Précisons que cet ancien Ministre de l'Instruction Publique s'exprime ainsi à propos d'A.Got en...1927 !

Armand Got fut aussi, poète, sous le nom de Glyraïne. Dans son *Anthologie des Poètes du Bordelais de 1900 à 1956*, tome 2, mettant en exergue trois de ses poèmes, il donne l'appréciation reçue de Max Jacob sur sa poésie : « Vos vers sont d'une simplicité exquise. Tout est prétexte à fantaisie, à rythmes. »

Citons, pour l'exemple, un de ses poèmes, *Périple* :

*Orchestré de songes,  
Escorté de mondes,  
Poète qui plonges,  
Au-delà des sondes,  
Embarque sur une Arche de magie,  
Monte au mât de hune,  
Orphée en vigie, etc...*

Ou encore, un autre, *Chasse de songe* :

*Entre plume et laine,  
Je couche mon corps,  
Ma guenille humaine  
Dolente, s'endort.  
Yeux clos sur ma peine,  
Gisant et mi-mort,  
J'éveille et déchaîne  
Une meute d'or: etc...*

Enfin, ce dernier, *La rose et le vin* :

*Ah ! qu'un rosier vermeil comme visage d'ange,  
Hisse son étendard sur mon rêve divin,  
Pour que de ce vignoble où je fais ma vendange,  
Tu naisses.  
Poésie, à l'image du vin !*

Il fut également Inspecteur général de l'Instruction Publique, nous dit Oscar Auriac dans sa préface des *Visages de la Gironde, Livre de lectures du pays girondin* paru aux éditions Delmas en 1934 : « un critique averti : comme secrétaire ou directeur avec A-M Gossez de la Renaissance provinciale, comme préfacier de plusieurs recueils de jeunes, comme conférencier littéraire du poste

radiophonique de Bordeaux-Lafayette, il a donné des études pénétrantes et des essais originaux. »  
Il a été entre autres membre du prix Jeunesse, et en plus d'avoir été membre fondateur de L'Académie Montesquieu, il fut membre fondateur de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord. Il a reçu plusieurs distinctions pour son œuvre, le prix Caroline Jouffroy-Renault en 1953, le prix Henri-Jousselin en 1963 et le prix Mottard en 1967.  
Il est mort le 16 mai 1976 à Brantôme. A la dernière page de son ouvrage *Montesquieu, amoureux, écrivain, vigneron*, Charles Dormontal, un autre fondateur de l'Académie Montesquieu, donne un poème d'Armand Got intitulé *A Montesquieu en sa terre de la Brède* :

*Monsieur de Secondat, baron de Montesquieu,  
Vous voici de retour au giron de La Brède,  
Où la vigne fameuse aux près et bois succède  
Et nourrit ce raisin qui donne un vin de feu.  
Près le manoir natal, en cet agreste lieu  
Des Graves de Bordeaux dont vous fûtes l'aède,  
Si le terroir vous tient, l'univers vous possède,  
Sublime bâtisseur d'un rêve harmonieux.  
Comme un phare érigé sur le sol de Gironde,  
Par l'humaine Raison vous éclairez le monde,  
Tant rayonne d'amour le noble « Esprit des Lois » !  
Que les peuples, épris d'idéale sagesse,  
Veuillent bien communier en vous de bonne foi  
Et que de leurs vertus, une ère d'or renaisse !*

**Gérard LACOSTE**



parlers du Sud-Ouest va mobiliser son énergie intellectuelle tout au long de sa vie. D'ailleurs, après des études littéraires à la faculté des lettres de Bordeaux (langue et civilisation), il est agrégé de grammaire en 1910 et devient, dans un premier temps, professeur de lettres en lycée. Parallèlement, il prépare une thèse de doctorat qu'il soutient en 1927 : *J-L Guez de Balzac et la prose française*. Il présente également sa thèse complémentaire : *Contribution à l'étude du glossaire périgourdin, précédée d'un essai de délimitation phonétique des parlers de la Dordogne*.

Cela lui vaut d'être nommé, en novembre 1927, chargé de cours à la faculté des lettres de Bordeaux en remplacement de l'éminent romaniste et linguiste de la langue gasconne, Édouard Bourciez parti à la retraite et qui occupait la chaire « langue et littérature du Sud-Ouest de la France »<sup>8</sup>. En effet, la faculté des lettres de Bordeaux avait développé, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des enseignements régionaux spécialisés, et la création de la chaire résulte d'une collaboration entre la ville de Bordeaux et la faculté. Ainsi, en 1909, la municipalité donne à cet effet 4000 francs sur le montant des disponibilités du legs Godard. Le financement est renouvelé de façon régulière pour Édouard Bourciez puis, à partir de 1927, pour Gaston Guillaumie qui animera l'enseignement de langue et littérature du Sud-Ouest de la France jusqu'en 1953, année de ses 70 ans.

En 1933, avait également été créé, sous l'impulsion de ce dernier, un Institut des études gasconnes auquel la ville de Bordeaux accorde chaque année une subvention, sous condition que la demande en soit faite. Outre ses charges d'enseignement de la littérature, Gaston Guillaumie prépare à l'agrégation avec ses collègues Laumonier et Cherel. Il contribue aussi aux cours destinés aux étudiants étrangers patronnés par l'Alliance française. En 1929, des « cours de vacances pour étudiants étrangers à Saint-Jean-de-Luz » sont créés durant un mois d'été sous la responsabilité de Guillaumie<sup>9</sup>.

En dehors de ses activités universitaires, Gaston Guillaumie appartient à divers cercles qui ont pour objet de préserver la culture du Sud-Ouest. Il préside *l'Escole Jaufré Rudel*, est membre de la Ligue Gascogne - Guyenne, ainsi que du Bournat du Périgord qui, chaque année, organise la fameuse félibrée et met tout en œuvre pour défendre et valoriser la littérature, la musique et la langue occitane. À la fin des années 20, il récupère la bibliothèque de travaux ethnographiques de Félix Arnaudin, spécialiste de la Grande Lande et fait don des 720 volumes à la bibliothèque municipale de Bordeaux<sup>10</sup>.

Au cours de sa carrière, plusieurs travaux de Gaston Guillaumie, ont été couronnés par un prix. Notamment, en 1930, il obtient un prix de l'Académie française pour *Eugène le Roy, romancier périgordin, 1836-1907* publié par les éditions Féret en 1929 et, en 1942, le prix Saintour pour *Jasmin. Le théâtre gascon* publié l'année précédente par les éditions Delmas. Il produit bien d'autres écrits consacrés à la littérature et au folklore régionaux : *Quarante cinq chansons du*

---

<sup>8</sup> Au décès de ce dernier, en 1947, Gaston Guillaumie écrit une nécrologie parue dans le *Bulletin hispanique*, vol. 49, n°1, p. 110-111.

<sup>9</sup> Elsa Clavel, *La faculté des lettres de Bordeaux (1886-1968) : un siècle d'essor universitaire en province*, Thèse histoire moderne et contemporaine, Université Bordeaux Montaigne, 2016, p. 95, 115, 150 et 152.

<sup>10</sup> La bibliothèque de Bordeaux a transféré le fonds à l'Institut des langues romanes de Bordeaux et donc versé les ouvrages à la bibliothèque universitaire de Talence. En 2003, ils réintègrent la bibliothèque municipale.

*folklore de la Gascogne*, un choix de chants populaires qui rythmaient autrefois les différentes étapes de la vie quotidienne de cette région ; *Anthologie de la littérature et du folklore gascon* ; *Florilège des poètes gascons, des troubadours aux temps modernes* ; *Les Pyrénées dans la littérature gasconne* ; *Jean-Louis Bladé et les contes populaires de la Gascogne* ; *Les conteurs gascons des Landes aux Pyrénées* ; *Chansons et danses de la Gascogne....*

Gaston Guillaumie s'éteint en 1960, à l'âge de 77 ans.

**Bernard GALLINATO**

### Bibliographie

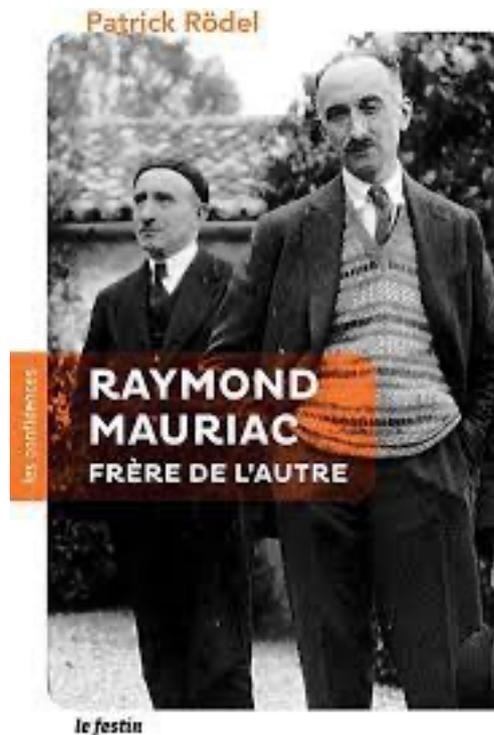
Elsa Clavel, *La faculté des lettres de Bordeaux (1886-1968): un siècle d'essor universitaire en province*, thèse histoire moderne et contemporaine, Université Bordeaux Montaigne, 2016, sous la direction de Bernard Lachaise.

Sources Archives départementales de la Dordogne en ligne :

- Acte de naissance de Gaston Guillaumie du 15 mai 1883, registres d'état civil, 5E 12/13.
- Dénombrements de population
  - Atur : année 1881, 6MI 122.
  - Saint-Pierre de Chignac, 1886, 6MI 140 ; 1891, 6MI 152 ; 1901, 6MI 162.

## Raymond MAURIAC (HOUSSILANE) (1880-1960)

Membre de 1945 à 1960



*Raymond (à gauche) et François Mauriac*

Raymond Mauriac est le fils aîné de Jean-Paul et de Claire Mauriac. Il est né en 1880. Il a fait des études de droit, poussé par sa mère à reprendre la charge d'avoué d'un oncle. Il s'est marié, a eu quatre filles, a été un grand chasseur devant l'Éternel pour pouvoir supporter la médiocrité de sa vie. Raymond Houssilane est né en 1934 quand paraît son premier roman *Individu*. Il doit d'avoir pris un pseudonyme à l'incitation pressante de son frère académicien connu. Premier succès. Un deuxième roman, *Amour de l'amour*, confirme les qualités dont il avait fait preuve dans *Individu*, nous sommes en 1936. La période de la Guerre n'est pas propice à la littérature. En 1946, un troisième roman échoue à être publié. Ce qui condamne Raymond à un silence boudeur. Il se retire. Un article ou deux. Des pages qui s'accumulent au fond de ses tiroirs.

Il participe à la création de l'Académie Montesquieu. Aucun document dans les archives ne fait écho à cet événement. Ultime ironie d'une vie obscurcie par le rayonnement du petit frère qui l'a précédé sur les routes académiques, membre d'honneur de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Bordeaux, distinction qui lui a été octroyée par l'intermédiaire de son frère Pierre, membre, lui, à part entière ...

Raymond Houssilane meurt en 1964<sup>11</sup>.

**Patrick RÖDEL**

---

<sup>11</sup> Rödel Patrick, *Raymond Mauriac, frère de l'autre*, Le Festin, 2018

## Jacques LEMOINE (1895-1968)

Membre de 1945 à 1968



Né à Paris le 23 décembre 1895, Jacques Lemoine y fait ses études. Après une licence en droit, il obtient le diplôme de l'école des Hautes Études Commerciales. Dans les années 30, il épouse Éliette Maubourguet, née en 1915 en Lot-et-Garonne. Le mariage a lieu dans la commune de La Réunion, près de Casteljaloux, où le père d'Éliette avait acquis le château du Sendat. M. Maubourguet exerce son activité dans ce département, ainsi que dans les Landes d'où il est natif et en Gironde. C'est d'ailleurs à Bordeaux qu'Éliette fréquente un collège, grandit et rencontre son futur mari.

En effet, Bordeaux a attiré le jeune journaliste, alors qu'il n'a pas atteint la trentaine. Ce parisien choisit la province pour son authenticité et la vigueur de ses racines. Cette décision raisonnée va déterminer l'ensemble de sa vie professionnelle. Dès son arrivée, il trouve un emploi de rédacteur au *Rappel Girondin*, puis, très vite, à *La Petite Gironde* dont le propriétaire Richard Chapon « a remarqué cet homme de plume et de convictions qui sait mettre de la force et de l'élégance dans le débat d'idées »<sup>12</sup>. Ses qualités font de lui le nouveau rédacteur en chef de *La Petite Gironde*<sup>13</sup> à partir de 1935.

Pendant l'occupation, il participe à la Résistance dans le réseau Jade Amicol spécialisé dans le renseignement concernant la défense de Bordeaux, celle des côtes et le système défensif des Allemands à Bordeaux et ses environs. Menacé d'arrestation par la Gestapo, parce qu'il refuse

---

<sup>12</sup> Louis-Guy Gayan, *Sud-Ouest : du journal au groupe*, Communication et langages, 1989, n° 82, p. 81.

<sup>13</sup> Ce journal républicain, né en 1872, écoulait dans l'entre-deux-guerres des centaines de milliers d'exemplaires jusqu'au Massif Central et à la Méditerranée.

d'obtempérer aux injonctions de l'occupant qui resserre l'étau de la censure, il quitte Bordeaux en 1942 et se réfugie en Lot-et-Garonne, à Casteljaloux, où il poursuit son action de résistance. Les archives anglaises révèlent un résistant actif, immatriculé à Londres à la 210<sup>e</sup> place sur les 1200 membres que comptait le réseau et est classé « *very good* ». <sup>14</sup>

Vice-président du comité de libération de la Gironde en 1944, Londres le charge de diriger le journal qui doit remplacer *La Petite Gironde*<sup>15</sup>, aux orientations vichystes et antisémites pendant la guerre, et c'est sur les presses de cette dernière, dans les locaux de la rue de Cheverus qu'est fondé *Sud Ouest*<sup>16</sup>. Jacques Lemoine est alors âgé de 48 ans et son fils, Jean-François, a vu le jour l'année précédente. Parmi les collaborateurs du nouveau patron figure Henri Amouroux. Rien d'étonnant à cela. Ce dernier appartenait lui aussi au réseau Jade Amicol, comme d'ailleurs la plupart des membres de la jeune équipe appelée à lancer le journal. Les liens de camaraderie tissés pendant ces moments difficiles avaient certainement été déterminants. Au lendemain de la Libération, Jacques Lemoine rédige l'éditorial du premier numéro imprimé, sur une page recto, tiré à 72.000 exemplaires et diffusé uniquement à Bordeaux, qui commence ainsi : « Enfin voici l'heure, si anxieusement, si douloureusement attendue. »

Les débuts du journal ne sont pas exempts de difficultés. Sa création se fait dans un climat bordelais particulier où se mêlent la joie débordante d'avoir recouvré la liberté, un environnement qui sent la poudre et les tensions entre groupes de résistants. Dans ce contexte surchauffé, Jacques Lemoine doit faire face à des préoccupations terre à terre : trouver du papier et loger ses journalistes dans les locaux exigus de l'hôtel de Cheverus. Bientôt, il va être aussi confronté à la vive concurrence entre journaux régionaux et la compétition fera des victimes.

Grâce aux efforts de son fondateur et de son équipe solide de collaborateurs, *Sud-Ouest* renforce ses positions et gagne rapidement des lecteurs. En 1947, est montée la première campagne promotionnelle avec l'affiche *La Semeuse* de Paul Colin. Une innovation de taille a lieu, le 19 juin 1949, avec la création de *Sud-Ouest Dimanche*, premier journal régional du septième jour. Jacques Lemoine confie le soin de lancer l'opération à Henri Amouroux entouré d'une équipe venue du *Soir de Bordeaux*.

Jacques Lemoine va faire de *Sud-Ouest* un grand quotidien régional, un média de référence, à la fois populaire et fédérateur, avec lequel se conjuguent le besoin d'information locale et l'ouverture à la vie nationale et internationale. D'ailleurs, le journal prend tout de suite son sous-titre définitif : *Grand quotidien républicain régional d'information*. Rapidement, dans les années 50, des bureaux détachés sont créés à Agen et Angoulême.

Dès le début des années 60 commence la grande époque de *Sud-Ouest*. Jacques Lemoine, bien secondé par Henri Amouroux, agrandit le socle régional du quotidien et la diffusion bondit, tandis que les locaux deviennent plus spacieux, avec une extension aux rues voisines de l'hôtel de

---

<sup>14</sup> Dominique Lormier, *Bordeaux brûle-t-il ? La Libération de la Gironde, 1940-1945*, coll. Mémoires de France, les Dossiers d'Aquitaine, Bordeaux, 1998, p. 72.

<sup>15</sup> Elle sera dissoute en raison des ordonnances de 1944 sur la liberté de la presse.

<sup>16</sup> L'hôtel avait été acheté en 1859 par Gustave Gounouilhou, avant qu'il serve de siège à *La Petite Gironde* dès sa création en 1872.

Cheverus : rues Guiraude, Dudon et Margaux. Aussi, le 16 mars 1963, a lieu l'inauguration du nouvel espace du journal. Ce grand moment témoigne de la réussite de son fondateur. Outre les personnalités locales, plusieurs ministres se sont déplacés pour la circonstance : Alain Peyrefitte, Olivier Guichard, Maurice Herzog et François Missoffe.

Malgré ses nombreuses tâches de direction, Jacques Lemoine écrit des éditoriaux, sans doute peu nombreux, mais toujours longuement médités, équilibrés et soigneusement écrits<sup>17</sup>.

Cet homme porte en lui des valeurs que son journal perpétuera. Journaliste, il cherche à maintenir l'indépendance de *Sud-Ouest* et élargir le rayonnement et la réputation du grand quotidien d'Aquitaine. Chef d'entreprise, il s'attache au développement des œuvres sociales au sein du journal. Il associe son personnel au capital, d'une manière significative, puisque près d'une part de 20 % est réservée aux journalistes, cadres, techniciens et employés. Incontestablement, il apparaît comme un patron social, imprégné des valeurs de la démocratie chrétienne.

Ses choix de vie connaissent d'autres manifestations. Par exemple, dans le cadre de l'association « la Bûche d'hiver », née en 1947, il lance un appel à la générosité des lecteurs afin d'aider les citoyens désargentés qui ne pouvaient pas se chauffer en hiver<sup>18</sup>. Louis-Guy Gayon évoque cet « humanisme fondé sur une morale chaleureuse et scrupuleuse, une foi sans appareil et une belle écoute des autres »<sup>19</sup>.

Ses orientations politiques sont en harmonie avec les valeurs qu'il défend. Ainsi, à l'annonce des élections municipales en 1945 et de la constitution d'une liste commune à Bordeaux, conduite par J. F. Audeguil, il écrit le 13 avril : « Grâce en soient rendues à tous les partis politiques qui ont su s'élever au-dessus des petites querelles qui les divisent pour trouver leur accord dans la pensée suprême de la grandeur et de l'unité nationale »<sup>20</sup>. Par la suite, ses préférences vont, sans surprise, vers le MRP. Il retrouve dans ce parti démocrate chrétien et centriste qui souhaitait dépasser le clivage droite-gauche, ses propres convictions. *Sud-Ouest* et les éditoriaux de son patron soutiennent d'ailleurs le MRP. Dans les années 60, le quotidien conserve une position centriste, teintée parfois d'hostilité à l'égard du gaullisme<sup>21</sup>.

La famille Lemoine est très intégrée dans Bordeaux. Notamment, Jean-Gabriel, le frère de Jacques occupe le poste de conservateur du Musée de Peinture (musée des Beaux-Arts) de la ville jusqu'en 1954. Jacques, de son côté, ne dédaigne pas la vie culturelle et associative de sa ville. D'ailleurs, la position occupée par *Sud-Ouest* sur le terrain littéraire et artistique est considérable<sup>22</sup>. C'est donc,

---

<sup>17</sup> *Bordeaux au XXe siècle* (Dir. Joseph Lajugie) dans *Histoire de Bordeaux* (Dir. Charles Higounet), vol. 7, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1972, p. 640.

<sup>18</sup> La « Bûche d'hiver » est aujourd'hui une composante de l'association « Sud-Ouest solidarité » qui a pris ce nom en 1981. Elle est la seule association française à redistribuer 100 % des dons, les frais étant pris en charge par *Sud - Ouest*.

<sup>19</sup> *Sud - Ouest* : du journal au groupe, *op. cit.*, p. 81.

<sup>20</sup> *Bordeaux au XXe siècle*, *op. cit.*, p. 276.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 280 et 312, note 54.

<sup>22</sup> Pour une « étude détaillée, Françoise Taliano – des - Garets, *La vie culturelle à Bordeaux, 1945 - 1975*, Presses Universitaires de Bordeaux, Talence, 1995, p. 288 s.

tout naturellement, que le docteur Jean-Max Eylaud fera appel à lui pour siéger parmi les premiers membres fondateurs de l'Académie Montesquieu. Dans les années 50, Jacques Lemoine figure dans le comité d'initiative qui fonde l'association France-URSS, créée en vue des échanges culturels entre l'Est et l'Ouest.

Malheureusement, le 13 février 1968, il est terrassé par une crise cardiaque à Paris.

Son œuvre immense se poursuit ensuite sous l'impulsion de son épouse Éliette, de son fils Jean-François et d'Henri Amouroux.

Dans l'histoire de *Sud-Ouest* et de l'Aquitaine, le souvenir de Jacques Lemoine demeure vivace. Son souhait de proposer une alternative à *La Petite Gironde* a débouché sur une grande réussite puisque, aujourd'hui, grâce à ce grand patron et à ses successeurs, le quotidien est classé deuxième journal régional le plus important de France, après *Ouest France* et avant *La voix du Nord*.

À Bordeaux la petite place Jacques Lemoine entretient aussi le souvenir de cet homme, endroit étrangement calme bien que près de la rue Sainte-Catherine, avec ses petits bancs et sa fontaine Wallace. Il reste aussi la superbe médaille en bronze Jacques Lemoine gravée par Georges Simon, témoignage de la place considérable d'une personnalité qui a contribué à faire Bordeaux et sa région.

**Bernard GALLINATO**

Bibliographie :

- Patrick EPRON, *Les Bordelais qui font Bordeaux et sa région*, éditions PPC Bordeaux, 1978, (ouvrage non paginé avec classement alphabétique).
- Louis-Guy GAYON, *Sud - Ouest : du journal au groupe, Communication et langages*, année 1989, / 82 /.
- Françoise TALIANO DES GARETS, *La vie culturelle à Bordeaux, 1945 -1975*, Presses universitaires de Bordeaux, Talence, 1995.
- *Bordeaux au XX<sup>e</sup> siècle* (Dir. Joseph Lajugie) dans *Histoire de Bordeaux* (Dir. Charles Higounet), vol 7, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1972.
- Dominique LORMIER, *Bordeaux brûle-t-il ? La Libération de Bordeaux, 1940 -1945*, coll. Mémoires de France, les Dossiers d'Aquitaine, Bordeaux, 1998.

## **Alain de MONTESQUIEU (1873-1945)**

**Membre en 1945**



Descendant en ligne directe du fils aîné de Denise de Secondat (troisième enfant du philosophe), le baron Alain de Montesquieu sera, après 1914, le seul survivant des quatre enfants de son père le baron Gérard. Ce dernier éleva ses enfants dans une ambiance de tristesse et de discipline stricte, accentuée après la mort, en 1888, de leur plus jeune sœur de 11 ans. Alain avait 18 ans et son père avait toujours été très exigeant à l'égard du fils aîné ...

Le baron Gérard hérita de son oncle et parrain, Louis de Piis, le domaine du Chalet des Pins, à La Brède, construit en 1865. Puis il se retira au château de Raymond à Baron.

Alain en prend possession au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais l'utilise en maison de campagne. Il avait épousé, en 1899, une riche héritière bordelaise, Jeanne Delbos (1879-1957). Sa famille possédait les superbes châteaux Lannessan, en Médoc, et Palmer, à Cenon, où ils vivaient avec leurs quatre enfants. Les Delbos menaient grand train, passionnés de chevaux et d'attelages ; Alain de Secondat avait seulement un nom célèbre !

Il installera sa famille à La Brède, au Chalet, à l'arrivée de l'armée allemande à Bordeaux le 28 juin 1940, leur propriété du château Palmer ayant été réquisitionnée.

Jeanne, à 20 ans, est déjà une femme de tête ; elle gère leurs biens et veille à l'éducation des enfants.

Alain, lui, « profite de la vie » ... et pas qu'à La Brède ! Il possède une riche bibliothèque.

Adeptes des « grosses blagues », il ne faisait pas rire ceux qu'il avait piégés, sauf les enfants. Très exigeant, voir maniaque pour de menus détails, il prenait peut être sa revanche sur une enfance qui n'avait été ni légère ni heureuse. À la fin de sa vie, il ne pouvait plus se déplacer seul. Il est mort à 72 ans au Chalet des Pins. Son épouse, pleine de bons sentiments chrétiens, généreuse, très appréciée de son voisinage, sera une grand-mère adorée par ses nombreux petits-enfants.

Alain de Montesquieu figurait sur la liste des membres fondateurs de l'Académie Montesquieu établie par le Dr Eylaud en 1945, l'année même de son décès, le 13 décembre.

**Monique BRUT et Pierre de TOURNEMIRE**



joue chaque jour. Il adore s'exprimer en public; très éloquent, il donne conférence sur conférence (mairie du 16<sup>e</sup> à Paris, Lion's club, etc.)...

En 1981, Philippe de Montesquieu publie un *Montesquieu intime* primé par l'Académie française en 1982.

Philippe meurt cinq ans avant son épouse. Afin d'assurer des revenus à leur fils (Godefroy, sans descendance), elle établit une rente viagère sur son château, puis vendit aux enchères l'hôtel ancestral des Secondat d'Agen. Tout fut vendu sans que le baron Henry, chef de famille, ne le sache. Une des lointaines cousines du baron Philippe put racheter des éléments du mobilier dispersé. Quant à Godefroy, il finit sa vie ruiné.

Le baron Philippe de Montesquieu fut Président d'honneur de l'Académie Montesquieu ; c'est à lui que Jean-Max Eylaud remit sa démission de la Présidence le 17 décembre 1977.

**Monique BRUT et baron [Henry] de MONTESQUIEU**

**Louis PALAUQUI (1888-1966)**

**Membre de 1945 à 1966**



*Louis Palauqui, photo datée d'octobre 1917, durant son séjour sous les drapeaux<sup>23</sup>.*

Journaliste, écrivain, historien, poète, Louis Palauqui vécut à Bordeaux mais il resta toute sa vie très attaché à son Ariège natale.

Il participa à la revue Sud-Ouest économique (mensuel publié entre 1920 et 1943 et consacré au commerce dans la région bordelaise) ; plusieurs de ses articles sont restés des références de l'époque : *L'artisanat à la Foire de Bordeaux coloniale et internationale en 1930* ou encore *Le vin de Bordeaux en 1943*.

Louis Palauqui fut surtout un homme de lettres qui aimait écrire. Son ouvrage le plus célèbre : *Foix, cité comtale, des origines à nos jours* publié en 1966, peu avant sa mort, a connu un très grand succès. Les pages consacrées aux guerres de religion et à la croisade contre les Albigeois constituent une excellente approche historique qui place leur auteur parmi les spécialistes de l'albigéisme.

Il publia aussi une étude haute en couleur sur *Esclarmonde de Foix*, fille du Comte de Foix Roger-Bernard Ier au XIIe siècle, et célèbre convertie à la religion cathare. Inspiré par l'ouvrage de Napoléon Peyrat (1809-1881), grand historien du catharisme, qui publia une *Histoire des Albigeois* en 1872, Louis Palauqui, en passionné, ne fit pas le partage entre l'histoire et la légende. Son

---

<sup>23</sup> Photo Archives départementales.

<https://www.ladepeche.fr/2021/12/26/qui-etait-louis-palauqui-journaliste-ecrivain-et-historien-fuxeen-de-naissance-10013580.php>

personnage d'Esclarmonde relève davantage du mythe et de l'invention que de la réalité. Dans son introduction au livre, Louis Palauqui révèle que, lorsque les livres et chartes ne lui ont plus rien appris sur Esclarmonde, il a laissé libre cours à son imaginaire : « J'ai appelé en témoignage les fières murailles de Montségur, toujours debout dans les nuées... ».

C'est sans doute son amour des histoires mystérieuses qui l'incita à publier, en collaboration avec son ami Henri Bouffard, l'ouvrage intitulé : *Plume la poule, suivi de vingt contes de Guyenne et de Gascogne* en 1924.

Poète, il l'était aussi, offrant à son public de nombreux recueils de ses compositions poétiques ; un grand nombre de celles-ci furent recueillies et publiées par l'Académie Montesquieu en 1967, sous le titre *Poèmes*, en signe d'hommage à l'un de ses membres fondateurs.

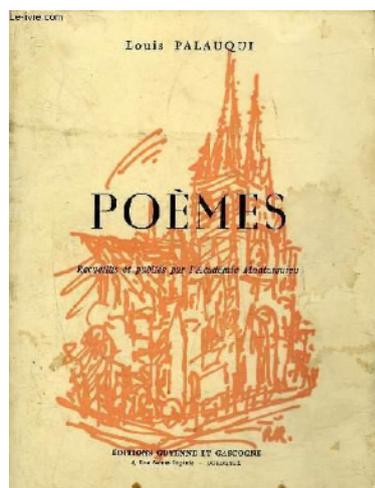
Toujours soucieux de mettre en valeur sa région, il travailla sur le site de la grotte des Lombrives à laquelle il consacra un ouvrage (1918) ; il y ajouta la liste des lieux à visiter aux environs d'Ussat-les-Bains,

Une bibliographie complète des œuvres publiées de Louis Palauqui est accessible sur le site internet : <https://search.worldcat.org/fr/search?q=Palauqui&author=Palauqui%2C+Louis>. Il est intéressant de remarquer que la plupart des ouvrages répertoriés sont toujours en vente auprès de nombreux bouquinistes. Esclarmonde de Foix a été réédité en fac-similé en 1996.

Louis Palauqui fut franc-maçon, combattant dans la résistance. Il reçut la médaille de la résistance, fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1937 et promu officier en 1940.

Une rue de la ville de Foix porte son nom ainsi qu'une salle de la Bibliothèque municipale à laquelle il légua sa riche collection personnelle de livres.

**Régis RITZ**



## Auguste PUJOLLE (1880-1965)

Membre de 1945 à 1965



Une personnalité hors du commun !

Chef divisionnaire à la Préfecture de la Gironde, ce fonctionnaire qui avait fait ses études au lycée de Talence, puis à la Faculté de droit de Bordeaux, a joué un rôle majeur dans la vie culturelle bordelaise pendant toute la première moitié du XXe siècle.

Sa carrière administrative ne l'a pas empêché de développer son amour des lettres et des arts, de la musique aussi et notamment du jazz. Écrivain, poète, éditeur de revue, collectionneur de livres, il a beaucoup fréquenté les milieux littéraires de la capitale girondine, attirant autour de lui de jeunes auteurs qui cherchaient à se faire connaître.

Il publie dès 1909 un recueil de sonnets qu'il vient d'écrire, *Évocations*, dédiés à Edmond Rostand et marqués par une inspiration parnassienne et symboliste ; trois ans plus tard en 1912 il fonde une revue littéraire et artistique mensuelle, *Burdigala*, qui, bien qu'éphémère puisque sa publication s'interrompt en 1914, se remarque par la finesse de la critique et le choix des œuvres présentées par Auguste Pujolle.

La connaissance qu'il possède de la jeune génération qui, à Bordeaux et en Aquitaine, écrit poèmes, essais et romans, lui permet de mettre en avant des talents nouveaux et de publier des textes originaux. On peut lire dans *Burdigala* des écrits de Jean Balde, Jean de la Ville de Mirmont, Jean Cayrol, François Mauriac, Francis Jammes, Edmond Rostand, René Maran (futur prix Goncourt en 1921) et de beaucoup d'autres auteurs qui souhaitent être lus et reconnus.

Auguste Pujolle va conserver cet amour des lettres toute sa vie ; quelque temps avant sa mort il publie en 1965, en collaboration avec son confrère Armand Got de l'Académie Montesquieu, un ouvrage consacré à la poésie du pays qu'il aime : *Poètes de la Bigorre et du Comminges*,

1900-1963. Dans cette anthologie on y retrouve les noms de Paul Guth, Jules Laforgues, Jean Suberville parmi de nombreux jeunes auteurs.

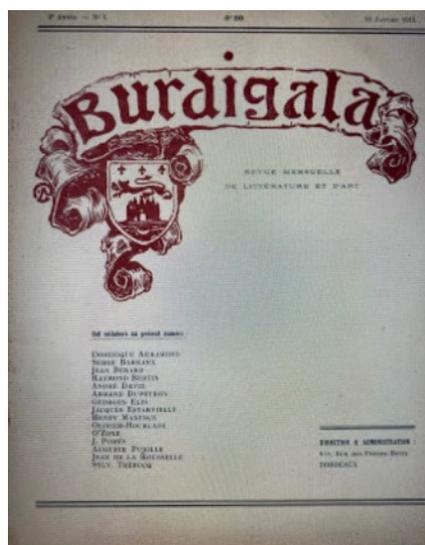
En plus de son vif intérêt pour ses contemporains et la littérature régionale, Auguste Pujolle avait d'autres passions. Les Pyrénées qu'il parcourait souvent et qui représentaient pour lui ses véritables origines ; dans un petit fascicule publié en 1907 il décrit l'ascension du Mont Sacon pour nous faire partager son bonheur de pyrénéiste. Sa passion pour la musique jazz était réelle ainsi que sa grande connaissance du répertoire des musiciens et des orchestres de jazz ; dans les années 1955 il travailla à la programmation des émissions de jazz à la RTF - Radiodiffusion-Télévision Française - où il retrouvait ses amis Armand Got et Michel Suffran.

Il légua à la Bibliothèque municipale de Bordeaux toute sa bibliothèque personnelle en 1962 ; le fonds Auguste Pujolle est un véritable trésor car son propriétaire, bibliophile, homme de lettres, collectionneur, amis des poètes, curieux de toutes les littératures - il fut vice-président du Cercle des Bibliophiles de Guyenne - avait amassé une extraordinaire collection d'éditions originales, de manuscrits et correspondances diverses, d'ouvrages dédiés par les plus grands auteurs : François Mauriac, Paul Valéry, René Saran côtoient les écrivains régionalistes d'Aquitaine dans une véritable mine littéraire de 50 000 volumes.

On peut consulter sur internet une présentation succincte du fonds Auguste Pujolle et de son histoire à l'adresse suivante : <https://occitanica.eu/items/show/3267>

Auguste Pujolle fut une personnalité qui marqua le monde de la culture à Bordeaux et dans la région aquitaine pendant plus d'un demi-siècle et plusieurs de ses activités avaient un fort goût d'avant-garde. Avant toute chose, écrivains et poètes étaient ses amis et il aimait passionnément diffuser et faire aimer leurs œuvres.

**Régis RITZ**



## Gabriel-Noël RISPAL (1892-1970)

Membre de 1945 à 1970



Gabriel Rispal fut l'un des Membres fondateurs de l'Académie Montesquieu.

31 juillet 1938 : ce jour-là on inaugurerait le *Monument en hommage à Montesquieu* à La Brède. Ce moment avait rassemblé des descendants de l'écrivain, des journalistes et des écrivains. Le lendemain, *La Liberté du Sud-Ouest* titrait : « Dans La Brède, où il a aimé vivre, M. de Montesquieu est ressuscité. Celui qui a réuni le nom de son village à l'immortalité de son propre nom a reçu aujourd'hui de ses compatriotes l'hommage le plus légitime et le plus juste ». *La Petite Gironde* résumait quant à elle : « Hommage d'un libéral au père du libéralisme. » Gabriel-Noël Rispal était l'auteur qui avait sculpté cette belle pierre blanche : quel libéral fut-il, sculptant le père du libéralisme ?



Cette date, essentielle, entraîna sans doute la création de l'Académie Montesquieu, suspendue le temps de la guerre : cette réunion de familiers, amis, mécènes, académiciens français et journalistes fut un catalyseur. Le monument avait été mis au concours en 1936 par le conseil municipal de La Brède, et financé par des fonds publics pour environ un dixième, et en grande partie par des

particuliers : industriels de la région et l'Université de Harvard, le baron Charles de Montesquieu et le roi de Suède, Gustave V, enfin des communes de toute la région, et des particuliers. Le concours avait choisi le projet de Gabriel-Noël Rispal, enfant du pays qui était, en 1936, un sculpteur déjà expérimenté.

Mais comment s'est-on adressé à Gabriel Rispal pour ce monument ?

En fait, s'il est né à Bordeaux le 17 mai 1892 et habite la région parisienne (Châtillon), Gabriel Rispal est resté attaché à sa région natale durant sa carrière, et bien de ses œuvres sont localisées dans le sud-ouest. Il était fils du sculpteur Jean-Gilbert Rispal, bordelais ; son cousin Jules-Louis Rispal (1871-1909) fut également sculpteur, ainsi que son frère, qui enseigna la sculpture à Benesse-Maremmes. Gabriel fait donc partie de ces milieux familiaux d'artistes, pour qui sculpter est une seconde nature. Il quitte l'atelier familial et entre en 1907, à 15 ans, à l'École des beaux-Arts de Bordeaux, sous la houlette du peintre Paul Quinsac (1858-1929) et du sculpteur Gaston Leroux (1854-1942). En 1919, à 27 ans, il obtient la commande d'un *Buste de poilu* en bronze pour le monument aux morts de Saucats. Une bourse de la ville de Bordeaux en 1922 lui permet d'aller étudier à Paris, aux Beaux-Arts, pour trois années. Il y suit les cours de sculpture de Jean Boucher (1870-1939), connu pour être un « professeur d'un libéralisme généreux. »

Dès 1922, il passe le concours du *Grand Prix de Rome*, où il se classe quatrième, et en 1924, il reçoit une bourse de la fondation américaine Blumenthal, récompense du *Prix pour la pensée et l'art français*, obtenue pour son *Pelotari attachant son chistera*. Exposé au Salon des artistes français, en 1924, le bronze, malheureusement non localisé à ce jour, est passé en vente chez Coutau-Bégarie (Drouot, 31 octobre 2018). Un article dans la revue *La Pelote basque* de 1928, montrait l'image d'une dite « cire perdue » : sans doute le plâtre qui servit à faire le moulage en bronze.



*Pelotari attachant son gant*, cire perdue et bronze (non localisés).

Risपाल recevra diverses médailles lors d'expositions, dont, en 1937, l'Exposition Internationale, section Beaux-Arts. Il a travaillé tant à de petites sculptures, comme des bustes (1943 : *Jeune fille à la tresse*, musée des Beaux-Arts de Bordeaux ; une *Tête de Pastorale* ; *Victor Duruy* en 1959 et des bustes à l'Académie de médecine de Paris), qu'à des statues en pied d'hommes célèbres (tel en 1944-1946, *Corneille*, au nord-ouest de la place du Panthéon de Paris) ou allégoriques (tel *L'Athlète* placé devant le stade de la Benaug à Bordeaux).

Enfin, on lui confie des monuments importants, comme la chaire de Saint-Roch à Paris, une statue de *Notre-Dame* à l'Assomption à Rome, et une suite de vingt-quatre statues pour l'église de la Trinité à Rio de Janeiro au Brésil, pays en plein accroissement et riche d'architectures en ce temps-là. Ses travaux religieux le mènent encore dans le Nord, à Havrincourt et Bourlon ; à Paris : un *Saint Antoine* pour Saint-Etienne-du-Mont ; près de Paris, à Alfort, la statue monumentale de *Sainte Agnès*, en pierre de Chauvigny (modèle qu'il reprendra pour Saint-Vincent de Tyrosse, sur la place de l'église), haute de 4 mètres surplombant le porche d'entrée, celle de la *Vierge à l'enfant*, de *Saint Joseph* en tenue de charpentier, et, en bronze cette fois-ci, le *Christ* surmontant le maître-autel.

Il travaille également à des monuments civils, tels le grand *Monument de la Gendarmerie* de Versailles ou le *Monument à la Résistance* du 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris ; en 1964, le *Monument à Guy Moquet* ; ou, dans ce Sud-ouest qui lui était si cher, le *Monument à l'Impératrice Eugénie* à Biarritz (1930 ; détruit durant la guerre, comme le fut également son *Monument au capitaine de Gèreaux* à Libourne).

Il participe aussi à de grands ensembles architecturaux : à Cambo, il collabore au décor des établissements thermaux et, à Bordeaux, réalise des motifs pour l'Hôtel Frugès. À Lahosse, il sculpte tout le mobilier fixe dans la nouvelle église construite par Sajous et Hébrard, architectes de Biarritz, avec des vitraux de la maison Delmas de Bordeaux (Hébrard était resté son ami depuis les Beaux-Arts de Paris).

Enfin, à partir des années 1955, il participe au décor de maintes écoles : dans sa ville de Châtillon-sous-Bagneux, le groupe scolaire Joliot-Curie en 1960, une école de filles en 1963 ; à Tarbes en 1955, à Civray (Vienne) en 1956, Bayonne, Versailles en 1964, Mont-de-Marsan en 1965, Vivonne, Capbreton ...

Cette activité se doublait chez lui d'une conscience généreuse qui lui fit prendre part, durant la guerre de 1939-1945, au réseau *Combat*, et au *Comité de Libération* de Châtillon-sous-Bagneux, sa ville, dont il sera adjoint au maire à la Libération. Il est aussi membre du Conseil supérieur des travailleurs intellectuels au ministère de l'éducation nationale. Très impliqué dans la vie des artistes, il est Secrétaire de l'Union des sociétés des arts graphiques et plastiques. En 1960, délégué général du Syndicat national des sculpteurs statuaires, il obtient cette avancée capitale pour le sort des artistes qu'est la Sécurité sociale des artistes, ainsi que le fameux 1% artistique, qui rend dès lors obligatoire dans toutes les commandes publiques, nationales et municipales, de consacrer 1% du budget à une commande d'œuvres d'art adaptées au projet.

Voici donc le parcours de cet artiste qui, en 1936, à 44 ans, se vit confier la sculpture du *Monument en hommage à Montesquieu*.

Le monument fini est sculpté dans une pierre blanche de Chauvigny (Vienne). L'Esprit des lois est symbolisé par deux femmes charpentées, telles que Despiau ou Maillol les sculptaient à cette époque. La Vérité, nue – image inattendue pour Montesquieu – tient la main de la Justice. Les Lettres persanes sont figurées par un Persan et une Persane en turban, et une française tenant son éventail en modestie, confrontant les deux civilisations. Pour le visage et la coiffure de Montesquieu, Rispal s'est visiblement inspiré du buste en marbre par Jean-Baptiste II Lemoyne (1704-1778 ; 1767) qu'il pouvait voir au musée des Arts décoratifs de Bordeaux.

En 1940, J. M. Eylaud, membre également de l'Académie Montesquieu à sa création, publia et joua une pièce qu'il devait déjà préparer en 1938 : *Négoce, Amour, Philosophie à Bordeaux* Au temps de Montesquieu, comédie régionaliste. À la fin, anonyme, une Ode à Montesquieu insiste, comme l'a fait Rispal, sur la personne du propriétaire terrien, jamais évoquée jusqu'à présent dans l'iconographie de Montesquieu, mais plus fréquente au XXe siècle, surtout dans la région de Bordeaux : Comme un vrai vigneron qui surveille sa terre/paysan avant tout, racé par tes aïeux / te voilà dans ton fief, près du manoir austère / où tu vécus, pensif, turbulent, orgueilleux, / gascon sensible, autoritaire. / Regarde autour de toi la prairie et, plus loin, / les vignes, les forêts ; ton jardin à l'anglaise, / objet de tout ton culte et ton meilleur soin, / cadre qu'il te fallait pour écrire à ton aise / ou flâner, selon ton besoin.

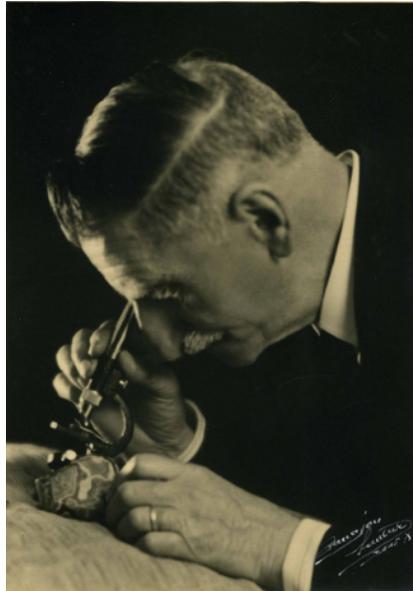
À propos du portrait, Antoinette Ehrard (disparue en 2016 ; voir sa belle étude sur *Les portraits de Montesquieu*, univ. Clermont-Ferrand, 2014, avec introduction de William Eisler sur les Dassier) concluait sur ces mots : « ... celui de Rispal, si moderne, si accessible, qui s'avance vers le visiteur au sortir de ses vignes, un livre à la main ... », mots qui sonnent juste et montrent que le XXe siècle, Rispal en particulier, s'est préoccupé de l'homme et du sage autant que de l'écrivain. Rispal répondait, par son œuvre, à la commande et reflétait le regard que son temps portait sur Montesquieu.

**Claudine LEBRUN-JOUE**

**Vicomte Gabriel de ROTON (1865-1964)**

**Membre de 1945 à 1964**

**Vice-Président de 1945 à 1964**



Le vicomte Gabriel de Roton appartenait à une famille, originaire des Trois-Evêchés en Lorraine, anoblée en 1724. Il était né à Strasbourg le 18 octobre 1865, mais son père mourut en 1866 et sa mère resta veuve à 23 ans avec deux fils, Gabriel et Félix.

Gabriel fit ses études à Paris au lycée Louis-le-Grand où il fut, en 1883 et 1884, le condisciple de Paul Claudel et de Victor Bérard, grand helléniste et diplomate.

Il s'inscrivit ensuite à l'Ecole du Louvre et suivit aussi des cours en auditeur libre à l'Ecole des Chartes. Par ailleurs, curieux de tout, il faisait des voyages à bicyclette ou en train et participa à des expéditions spéléologiques en 1895 dans le Jura et le Doubs. Il alla même à l'assaut du Vésuve en 1899 !

Homme de conviction, il devint la cheville ouvrière d'un courant rénovateur conduit par le célèbre poète Sully Prudhomme. Ce courant voulait lutter contre le pessimisme ambiant qui imprégnait la société française dans les années 1900. Ce mouvement créa, vers 1904-1905, une association « *Les idées du père Gibus* » reprenant le nom du héros courageux d'un roman d'Henri Desplaces. Ce héros réussissait à faire triompher ses idées généreuses....

Gabriel de Roton était le secrétaire général de cette association présidée par le célèbre peintre Carolus-Duran et par Sully Prudhomme, de l'Académie Française, entourés de nombreuses personnalités.

Il était très mêlé aux activités du « *Père Gibus* » et eut, ainsi, l'opportunité de connaître des personnalités telles que l'écrivain René Bazin, le poète José-Maria de Heredia, le savant Edouard Branly, le peintre Edouard Bataille....

Son frère, Félix, ayant épousé en 1902 Louise de Pontac, d'une famille bien connue de notre région, cette alliance l'introduisit dans la société bordelaise et, finalement, il épousa le 17 octobre 1905, âgé de quarante ans, Alexandrine de Pontac, sœur de sa belle-sœur. Le ménage a eu quatre enfants.

On peut remarquer au passage qu'Alexandrine de Pontac était la petite-nièce du comte de Marcellus (1795-1861), « découvreur » de la Vénus de Milo.....

Son épouse et les trois sœurs de celle-ci possédaient le château Rayne Vigneau à Bommès, premier Cru Classé de Sauternes en 1855, proche du château d'Yquem. Gabriel de Roton, désormais administrateur délégué du domaine devint ainsi une personnalité de l'appellation Sauternes et Barsac.

N'ayant pu s'engager dans l'armée en 1914 (il avait alors quarante-neuf ans), avec l'aide matérielle et financière du comte et de la comtesse de Lur-Saluces, il mit sur pied un hôpital militaire d'abord ouvert en septembre 1914 au château d'Yquem. Mais, en 1916, un désaccord survint entre Roton et la comtesse de Lur-Saluces, directrice de l'hôpital et elle-même infirmière. Il démissionna de ses fonctions d'administrateur et créa un nouvel hôpital auxiliaire à Bommès dans une dépendance de Rayne Vigneau en juillet 1916. Cet établissement dura sous sa direction jusqu'en décembre 1918.



Gabriel de Roton fut également maire de Bommès de 1919 à 1935.

Même s'il était à l'évidence un homme de devoir, il était surtout un passionné d'art, de littérature et de sciences.

Au cours de sa vie, il devint membre de nombreuses sociétés savantes : Vice-président de l'Académie Montesquieu, membre de l'Académie Nationale des Sciences Belles Lettres et Arts de Bordeaux, de la Société Archéologique de Bordeaux, de la Société des Ecrivains d'Aquitaine, de l'Association Guillaume Budé, de la Société linnéenne de Bordeaux correspondant de l'Académie d'Athènes, e l'Académie internationale de la céramique à Genève, membre de la Société Paul Claudel, u Comité France-Grèce, Vice-président du Syndicat des Journalistes et Ecrivains.....

Il aimait dire que sa vie avait été « *presqu'exclusivement consacrée au triple culte des Sciences, des Lettres et des Arts* ».

Doué pour le dessin, comme son grand-père maternel Pierre de Pinteville de Cernon qui fut l'élève de Delacroix, il était encore célibataire lorsqu'il devint illustrateur pour la revue Encyclopédique, le Journal de l'Art, le Dictionnaire de l'Art et de l'Ameublement, la Revue des Lettres et des Arts, l'Encyclopédie d'Architecture....

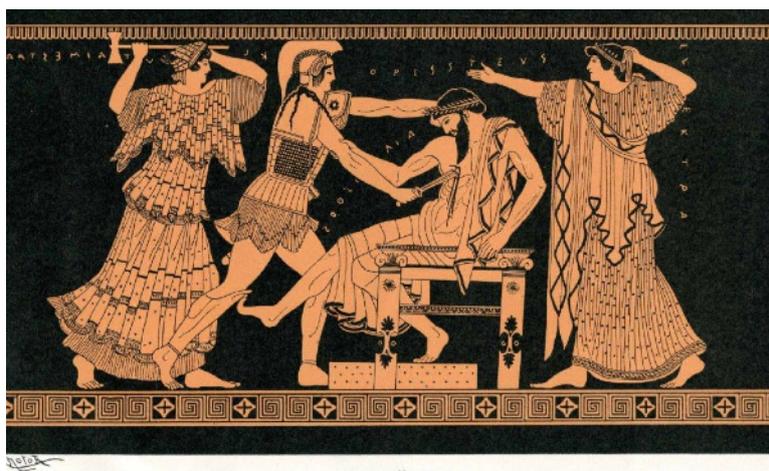
Dès 1884, pour son concours de dessin la ville de Paris l'avait récompensé d'une médaille de bronze. Il dessinait souvent d'après des photographies et signait ses œuvres du pseudonyme de *Notor*. Ses dons de dessinateur lui firent produire des œuvres pour des livres ou des revues de domaines très variés mais avec une prédilection pour les images grecques dont il exécuta de très nombreux dessins à la plume. A cette époque, la Grèce antique était très à la mode chez les gens cultivés. Gabriel de Roton se passionna pour les œuvres de l'art grec.

Parmi de nombreux ouvrages, il illustra en particulier :

- *Les aventures d'Aristonoïs* de Fénelon
- *Lysistrata d'Aristophane* en 1898
- *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs en 1900
- *La Femme dans l'antiquité grecque*, textes et dessins de Notor, en 1901 avec trente-trois reproductions en couleur et trois cent vingt dessins en noir d'après les documents des musées et collections particulières. Le roi Georges I<sup>er</sup> de Grèce fit Notor commandeur de l'Ordre royal du Sauveur.
- *Aphasie et Phryné* de Jean Bertheroy en 1913
- *Genèse de Son Altesse le Vin* de Charles Dormontal en 1931 avec des illustrations à la grecque.
- *L'Offrande à Bacchus* de J.M. Eylaud en 1938
- *Les Exercices physiques de l'Illiade* de Georges Hebert en 1948
- *L'Illiade illustrée par la céramique grecque* en 1950
- *L'Odyssée illustrée par la céramique grecque* en 1951

Ces deux derniers ouvrages sont dédiés à Victor Bérard et préfacés par Paul Claudel. Ils ont été réédités par les éditions Jean de Bonnot en 1975 pour l'un et en 1982 pour l'autre.

Dans un domaine très différent, il illustra également de nombreux livres de prix distribués dans les écoles, essentiellement sur des sujets historiques.



La minéralogie était aussi l'une de ses grandes passions et il était, d'ailleurs, membre de la Société française de Minéralogie et de Cristallographie, de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse et de la société des Amis du Muséum de Paris.

En 1921, il avait découvert dans le domaine de Rayne Vigneau des minéraux extrêmement variés, d'où il conclut qu'il y avait dans ce terroir une véritable mine de pierres précieuses. Il constitua chez lui une collection rassemblant plus de douze mille pièces rares dont il fit tailler ou polir plus de deux mille (agates, saphirs blancs, topazes, quartz, cristaux de roche, jaspes, onyx...)

Cette découverte, annoncée par une dépêche de l'agence Havas en 1925, déclencha la publication de beaucoup d'articles et mit Roton en contact avec de nombreux scientifiques.

Des expertises furent effectuées et il offrit plus de mille pierres taillées ou polies et deux mille pierres brutes à de multiples musées et institutions en France et à l'étranger.

Pour ce travail exceptionnel il fut secondé par Charles Dormontal, pseudonyme de Charles Roche, fils d'Oscar Roche régisseur du domaine de Rayne-Vigneau. Dormontal publia d'ailleurs en 1930 un ouvrage « *Sauternes, pays d'or et de diamant* » couronné par l'Académie Française. Dormontal fut, comme son mentor, lui-même membre de l'Académie Montesquieu.

Durant toute sa vie, il exécuta des milliers de dessins. Son œuvre d'images grecques comportait, à elle seule, plus de deux mille gravures.

Le vicomte de Roton vécut très âgé et il eut le malheur de perdre l'un de ses fils, André sous-lieutenant de cavalerie, mort pour la France à Sarcelles le 13 juin 1940. Ce malheur, ajouté à une surdité croissante, ne l'empêcha pas de continuer à se livrer à ses passions et en particulier de participer aux activités de l'Académie Montesquieu.

Il mourut à Rayne Vigneau le 5 octobre 1964. Il aurait eu 100 ans l'année suivante.

**Alain de BARITAULT**

Remerciements :

*L'auteur de cet article remercie vivement Monsieur et Madame Vinot Préfontaine (petite-fille du vicomte de Roton) qui ont eu l'amabilité de lui ouvrir leurs archives familiales.*

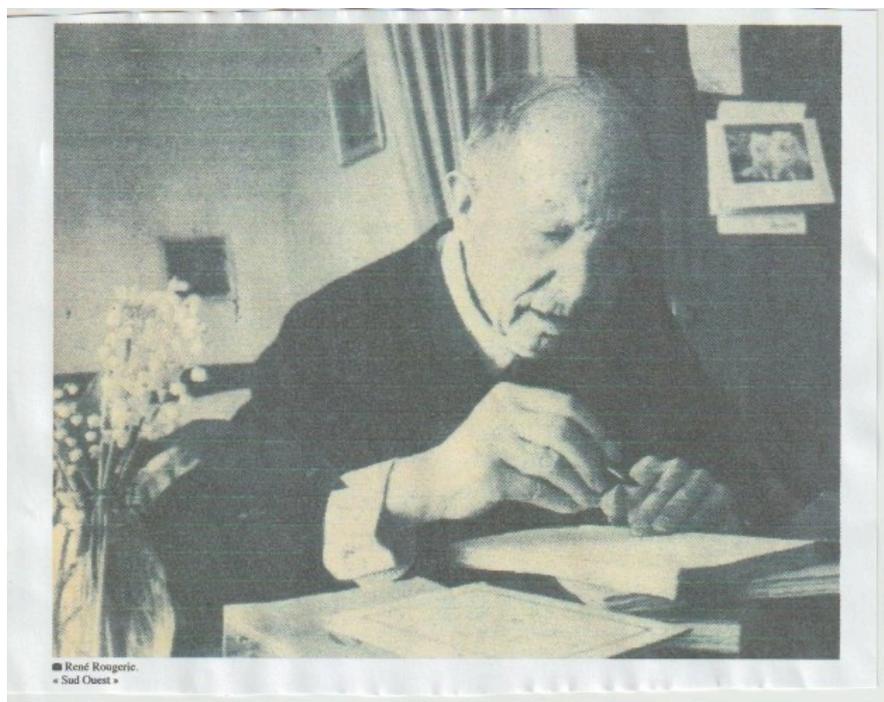
Sources :

- *Archives de Monsieur et Madame Vinot Préfontaine.*
- *Les Cahiers du Bazadais n° 165 juin 2009*
- *Les Cahiers du Bazadais n° 188 mars 2015*

**René ROUGERIE(1891-1981)**

**Membre de 1945 à 1981**

**Secrétaire de 1957 à 1971 (?)**



René Rougerie est né le 21 août 1891 à Hostens. Ses parents, Maurice Rougerie et Marie Dubern, viennent s'installer en 1903 à Langon où ils gèrent l'hôtel-restaurant Rougerie jusqu'en 1912. « Nous venions d'un pays fermé par les pins barrières, âpre et rude comme l'aliou. Nous entrâmes de plain-pied dans le pays ouvert par l'estocade gigantesque d'une Garonne pourfendant les riches palus », écrit-il.

Après la Grande guerre, il se forme à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux puis se tourne vers l'enseignement. Issu de l'école irremplaçable de ces instituteurs de la troisième république, tels Armand Got, Gilbert Sore, Osmin Ricaud et bien d'autres, passionnés par leur classe et inlassables animateurs pratiquant avec bonheur plusieurs disciplines à la fois : poètes, romanciers, historiens, peintres, dessinateurs, musiciens...il exercera comme professeur de lettres, notamment au cours complémentaire Paul Lapie de Caudéran.

En tant qu'auteur, il a écrit plusieurs romans au style net, à la sensibilité profonde mais maîtrisée, où soufflait le vent des Landes et du Bassin, *Lou Chalutayre* en 1939, *Arc 280* en 1944 et *Tournebite* en 1947 qui est un roman « clochemerlesque » sur Langon. Il met en scène de façon humoristique le personnage haut en couleur d'un docteur-maire qui tenait ses assises dans un café de la ville. Un témoignage pittoresque de la vie langonnaise de l'entre-deux-guerres.

Habitant Caudéran, il a écrit en 1948 l'histoire de cette vieille commune annexée arbitrairement par la ville de Bordeaux en l'accompagnant d'illustrations de sa composition.

En tant que poète, il a publié son premier recueil de poésies, *A l'ombre de la lune* en 1928, suivi en

1930 de *Clarines et bourdons*, un choix de poésies qu'il met en musique. De nombreux autres suivirent dont les titres sont déjà des poèmes : *Sous les figuiers aux mains pâlies* en 1931 qu'il a aussi illustré, *Les fileuses des mille joies* en 1935 avec une préface d'Armand Got, poète et auteur, son confrère à l'Académie Montesquieu, qui écrit : « René Rougerie sait rendre ce climat d'amour en poète sensible qui se double d'un artiste pictural et musical... On sent l'ivresse d'une inspiration jaillie du plus profond cœur. La mélodie épouse le poète comme le bonheur épouse le poète. »

Il ajoute : « Dans son dernier recueil si remarqué de la critique et de l'Académie de Bordeaux, René Rougerie, poète essentiellement régionaliste de l'Aude et de l'Aquitaine, annonçait déjà le lyrique du foyer dans un poème parfait où il exaltait la survie par l'enfant ; « les fileuses des Mille joies » le classent au meilleur dans un genre où il est difficile d'être original ».

Viendront en 1938 les *Poèmes populistes* et en 1950 le *Calendrier belluaire*.

Il fut également parolier de chansons publiées en 1950 dans un recueil intitulé *Enfants de France* sur une musique de Lucien Chirex « exclusivement au profit des œuvres pour l'enfance ».

De ses dernières années passées à la maison de retraite des Coteaux à Lormont jusqu'à sa mort, le 12 décembre 1981, il a écrit et dessiné ses souvenirs du « pays du parler noir », la grande Lande d'Hostens où il était né.

Il était membre de la société des Artistes indépendants bordelais et de la société des écrivains de province (revue « La Renaissance Provinciale»). Il fut, pendant longtemps, secrétaire de l'Académie Montesquieu.

Dans le livre d'Armand Got, *Les Poètes du bordelais*, relevons ces quelques vers qui feront dire à André Fontainas : « La poésie de René Rougerie baigne dans une atmosphère de joie et de tendresse » et à Jean Rousselot, : « Ce poète qui ne s'émeut que pour émouvoir autrui par le langage des hommes ».

*« D'un retour à mes jardins d'enfance,  
cailloux d'un autre temps semés en d'autres lieux  
et sur tous les chemins devisant d'abondance  
recompteront mes pas qui me rendent trop vieux.*

*D'un autre égarement se paraît ma jeunesse.  
Tant de rires épars aux clartés du matin.  
Tant d'étoiles tissées des prochaines détresses.  
Tant d'insolite amour tressé de fleurs de thym.*

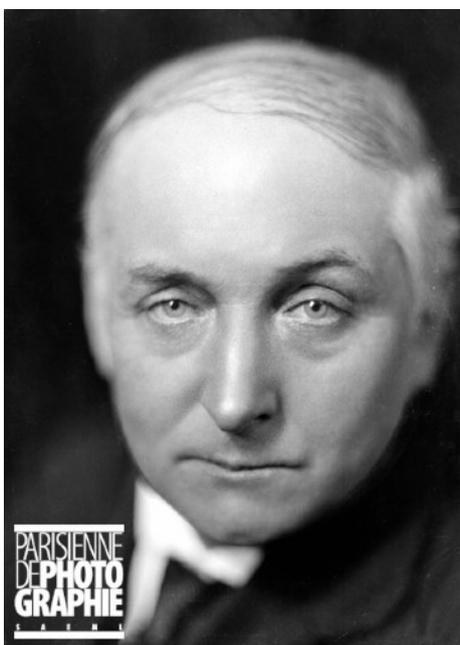
*Dans d'étranges labours, ces fleurs recommencées  
Ensemencent mes pas d'ivraie et de chiendent.  
A tous vos horizons, belles ensorcelées,  
Ce sont mes souvenirs, ces fleurs entre vos dents. »*

**Gérard LACOSTE**

*Sources : Henri Souque in « Peintres et poètes à Lormont » avec le témoignage de Mme Jeanine Germinaud, la fille de R. Rougerie., Loïc Mansencal « 33 personnalités illustrent Langon ».*

## Jean VALMY-BAYSSE (1874-1962)

Membre de 1945 à 1962



Jean Valmy-Baysse est né le 3 juillet 1874 à Saint-Médard-en-Jalles de Jacques Baysse, entrepreneur, et son épouse Élisabeth Michel.

Il étudia à Bergerac puis à Bordeaux. En 1892, il publiait des poèmes dans *Le Réveil de Gand* et dans le *Chat-Huant* de Bordeaux, petite publication littéraire anticonformiste (1892-1893) créée par des élèves de l'école des Beaux-Arts (voir son texte *Trouvère et Châtelaine* du 10 juin 1892). Il commence par travailler aux Contributions indirectes de 1895 à 1906.

Saint-Médard-en-Jalles accueille en cette fin de siècle les « campagnes » de quelques mécènes bordelais et devient lieu de villégiature pour des musiciens, écrivains, et peintres. Ainsi, le Château Lafon de M. Doux, directeur de la poudrerie, ou la propriété du compositeur William Chaumet (1843 -1903) qui vient régulièrement se retirer dans la propriété familiale. On y croise tant le peintre Ignacio Zuloaga (1870-1945), beau-frère de Maxime Dethomas, qu'Oscar Wilde. Maxime Dethomas (1867-1929) dont la sœur Valentine avait épousé le peintre Ignacio Zuloaga, y possédait également une propriété de campagne. Il était peintre et graveur, et décorateur de talent ; grand ami d'Augustine Bulteau (1860-1922), ils feront sans doute le lien entre Valmy Baysse et les salons artistiques de Paris.

En effet, Paris attire le jeune Valmy-Baysse, où il pourrait exercer ses activités littéraires, artistiques, et rencontrer ses pairs. Ses rencontres à Saint-Médard-en-Jalles ont sans doute favorisé son entrée dans le milieu artistique de la capitale. Arrivé à Paris, il participe dès 1902 à la création de la revue *Les Poèmes*, puis à celle de *La Nouvelle Revue Moderne*. Il se lie avec le groupe de Georges Duhamel, Charles Vildrac, Léo Larguier et Max Jacob et fonde avec eux en 1904 *La Vie*. Cette même année, il écrit les *Stances à Léon Valade* pour un hommage rendu à Léon Valade lors

d'un gala donné par la Comédie Française au Grand Théâtre de Bordeaux (3 juin 1904). Enfin, il fait partie des membres fondateurs de l'éphémère revue humaniste *Les Lettres* (1906-1907). Il devient rédacteur en chef de *Je sais tout*, et de *Comœdia*, cette revue qui rassemble tout ce qui se dit autour de la scène, des scènes parisiennes. Il devient aussi directeur littéraire de *La Volonté*.

En 1907, il participe à la création du *Salon des Humoristes* avec Félix Juven et les dessinateurs humoristes Charles Léandre, Maurice Neumont et Louis Morin, puis Caran d'Ache, Albert Guillaume, Robida, Steinlein, Chéret, André Devambez, etc. Le *Salon*, itinérant dès 1916, passera par Bordeaux.

Toute sa vie, il va écrire poèmes, pièces de théâtre, donner des conférences ; il allait publier son premier roman quand la guerre éclata. Mobilisé comme simple soldat, il rejoint à la fin de 1914 les troupes d'active. Durant la guerre, il adresse ses récits à la presse locale, *La Petite Gironde*, relatant la vie des territoriaux girondins sur le front de Verdun. Ces chroniques firent l'objet d'un ouvrage paru en juillet 1917 chez Albin Michel sous le titre : *Les Pères la Victoire, les travaux et les nuits par les ravins et par les côtes*.

Il participera en 1927 au grand ouvrage de John Grand-Carteret (1850-1927), *L'histoire, la vie, les mœurs et la curiosité par l'image, le pamphlet et le document (1450-1900)*. Au second tome, il rédige le chapitre sur « Le Diable, le Sabbat et leurs images » ; au tome cinquième en 1928, il traite des « Anciennes barrières de Paris ».

Il écrira également les paroles de *Trois chansons* pour Darius Milhaud. Il collabore autant avec des musiciens qu'avec des artistes : J.-E. Laboureur illustrera de 12 gravures son *Tableau des grands magasins* en 1927. Humour, illustration d'ouvrages : arts et lettres seront toujours sa préoccupation. Sur les artistes, il produira des monographies : *Le Roman d'un caricaturiste : André Gill* (1927, réédité en 1991 sous le titre : *André Gill : l'impertinent*), *Gustave Doré* en 1930, et un hommage lors de l'*Exposition rétrospective de Ch. Léandre (1862-1934)* en janvier 1935.

Journaliste, poète, romancier, critique d'art, historien, Jean Valmy-Baysse reçut la Légion d'honneur. Après la guerre, il abandonna son métier de journaliste pour se consacrer à l'écriture. Il occupa les postes de vice-président de la *Société des Gens de Lettres*, et de secrétaire général de la Comédie-Française, de 1927 à 1939. Ce qui le conduira à écrire plusieurs textes sur Molière, Racine, *Le Barbier de Séville*, *Le Cid*, ou encore sur le Boulevard du Crime, où siégeaient tant de théâtres.

En 1933, il créa une société de secours pour les écrivains. En 1934, il côtoyait François Mauriac dans un recueil de poèmes – on peut penser que cette relation bordelaise et leur appartenance commune à la *Société des Gens de lettres* rapprocha Valmy-Baysse des membres de l'*Académie Montesquieu*, à la création de laquelle il participa. En 1937, il reçut le prix de la *Société des poètes français* : « Pendant neuf années, au cours de 150 matinées poétiques qu'il a organisées à la Comédie-Française, il a fait interpréter des œuvres, poèmes et pièces poétiques de plus de quatre cents poètes contemporains ». En décembre 1947 lui fut encore attribué le prix J.J. Berger du Concours littéraire de l'Académie française pour son ouvrage *Naissance et Vie de la Comédie-Française*, qu'il a pu rédiger en mêlant ses recherches et sa propre expérience, en tant que Secrétaire général de cette institution.

Après une vie bien remplie de polygraphie et de générosité envers les artistes, il décède à Montmorency (Val-d'Oise) le 5 septembre 1962. Peut-être pourrait-on lui attribuer le titre : *Jean Valmy-Baysse : l'impertinent*, suivant en cela le titre choisi par Jean Frapat pour la réédition de son livre sur André Gill de 1927, tant il semble avoir suivi son époque d'un regard plein d'humour, et, sans doute, de cette impertinence favorite des caricaturistes.

Le 9 mars 1963, le conseil municipal de Saint-Médard-en-Jalles donnait son nom à une rue de la commune.

**Claudine LEBRUN-JOUVE**

### **Sources**

- Jean Norton Cru, *Témoins*, édit. Les Etincelles, 1929, rééd. Presses universitaires de Nancy, 1993 [non consulté].

- *Le Figaro littéraire*, septembre 1962

- Jean et Bernard Guérin, *Des hommes et des activités. Autour d'un demi-siècle*. Société bordelaise d'éditions biographiques, 1957. (Dictionnaire biobibliographique de personnalités bordelaises célèbres entre 1889 et 1957. Dépôt : Archives municipales de Bordeaux.) [non consulté].

On pourra utilement se référer aux numéros 31 et 46 du *Patrimoine de Saint-Médard*.

*Il nous faut remercier chaleureusement Richard Balestrat, archiviste de Saint-Médard-en-Jalles, et Arlette Capdepuy, historienne, qui nous ont généreusement aidée à mieux comprendre la vie de société de Saint-Médard-en-Jalles au tournant du XIXe siècle.*

A ces vingt membres fondateurs de l'académie Montesquieu, il convient d'associer Pierre Bécamps qui, sans apparaître dans la liste manuscrite, en fut un membre de la première heure et son secrétaire perpétuel durant 27 ans.

**Pierre BÉCAMPS (1912-2004)**

**Membre de 1945 à 2004**

**Secrétaire de 1948 à 1975**



Pierre Bécamps (1912-2004) était Docteur-ès-lettres, professeur d'histoire et correspondant du Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Historien de Bordeaux et de la Gironde, il se consacra plus particulièrement à la Révolution et la Terreur à Bordeaux, ainsi qu'à la période de l'Occupation. Secrétaire de l'Académie Montesquieu durant de nombreuses années, son *Aperçu historique de l'Académie Montesquieu* est une source précieuse d'informations en ce sens qu'il recense tous les noms des membres de cette société depuis son origine jusqu'en 1981, ainsi que les lauréats du Prix Montesquieu depuis 1938 jusqu'à 1980. Avec J. Cavignac, J. Ehrard et J.M. Eylaud, il publia : *Études sur Montesquieu*<sup>24</sup>.

---

<sup>24</sup> Collection *Archives des Lettres modernes* ; 116. Série Montesquieu ; 2. Paris, Minard, 1970.

<b>Membres fondateurs</b>	<b>Auteurs</b>	<b>Pages</b>
AURIAC Oscar	Jean MONDOT	5
BARRANX Serge	Pascal GENESTE	7
BARRIERE Pierre	Philippe MAFFRE	8
CHABANNES Comte de	Monique BRUT	10
DARTIGUE PEYROU Charles	Philippe MAFFRE	11
DORMONTAL Charles	Michel COLLE	13
EYLAUD Jean Max	Michel COLLE	15
FERET Charles	Bernard GALLINATO	17
GOT Armand	Gérard LACOSTE	20
GUILLAUMIE Gaston	Bernard GALLINATO	23
HOUSILANE (Raymond Mauriac dit)	Patrick RÖDEL	26
LEMOINE Jacques	Bernard GALLINATO	27
MONTESQUIEU Alain de	Monique BRUT	31
MONTESQUIEU Philippe de	Monique BRUT	32
PALAUQUI Louis	Régis RITZ	34
PUJOLLE Auguste	Régis RITZ	36
RISPAL Paul	Claudine LEBRUN-JOUVE	38
ROTON vicomte de	Alain de BARITAUT	42
ROUGERIE René	Gérard LACOSTE	46
VALMY BAYSSE Jean	Claudine LEBRUN-JOUVE	48